

LES

MARIONNETTES DU DIABLE

(MADEMOISELLE DE KERVEN)

Paris. — Imprimerie de P.-C. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

LES

MARIONNETTES

DU

DIABLE

(MADEMOISELLE DE KERVEN)

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

auteur de

Les Viveurs de Province, la Maison Rose, l'Auberge du Soleil d'Or, la Reine de Saba,
l'Épée du Commandeur, Mademoiselle Lucifer, les Amours de Vénus,
le Château des Fantômes.

II

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LES

MARIONNETTES DU DIABLE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

Annoncer un nouveau roman de l'auteur des *Viveurs de Paris,* des *Viveurs de Province,* et de la *Maison Rose,* c'est annoncer un nouveau succès. — L'immense popularité du jeune et brillant écrivain grandit chaque jour et son nom prend place désormais à côté de ceux de Balzac, de Soulié, de Sand et de Dumas.

Les *Marionnettes du Diable*, nous le croyons fermement, dépasseront la vogue méritée de tous les autres livres du même auteur. — Jamais en effet l'imagination puissante et dramatique qui a créé tant de types étranges et de situations émouvantes, n'a plus solidement tissu la trame vigoureuse d'un roman saisissant, passionné, bizarre, où des aventures d'une incroyable originalité se succèdent et s'enchaînent de façon à tenir le lecteur haletant de curiosité et d'émotion depuis la première page jusqu'à la dernière. — L'intérêt, poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites, ne languit pas un instant, et, par un heureux mélange, le rire se mêle aux larmes et la gaîté à la terreur.

Malgré son titre, le roman les *Marionnettes du Diable,* n'est pas fantastique. — Le prologue seul se passe dans le royaume de Satan. — Les marionnettes sont des hommes, et les ficelles à l'aide desquelles le Diable les fait mouvoir à sa guise, on le devine, ce sont les passions. — Avec une telle donnée le romancier devait faire un chef-d'œuvre. — Les lecteurs jugeront bien qu'il n'a point faibli à cette tâche.

LES ÉMIGRANTS

PAR

ELIE BERTHET.

Parmi les romanciers les plus estimés de notre époque, M. Elie Berthet a su conquérir une place à part. Ses ouvrages, pleins de naturel, de vérité, de bon sens, paraissent être plutôt des histoires que des romans. Il ne donne pas dans le travers de certains autres écrivains en vogue, qui, à force de complications, d'événements bizarres et impossibles, arrivent à produire des œuvres aussi obscures, aussi peu intelligibles que déraisonnables. Sa manière est celle du grand romancier anglais Walter Scott, auquel on l'a comparé plusieurs fois; et, comme Walter Scott, tous ses ouvrages sont frappés au coin d'une moralité rigoureuse. Sans écarter les passions violentes, les fautes, les crimes qui existent dans la société humaine, et qui sont un des éléments de l'intérêt dramatique, il ne manque jamais de les blâmer et de les flétrir. Aussi l'appelle-t-on le *romancier des familles*, et, en effet, tout le monde peut lire ses ouvrages, sans crainte de se souiller l'imagination, d'altérer son sens moral ou de s'endurcir le cœur.

Ces qualités de M. Elie Berthet sont surtout apparentes dans le beau roman *les Émigrants*, que nous publions aujourd'hui. L'histoire est si simple, si vraie, si touchante, qu'elle semble réelle, et l'on croirait que le romancier a reçu les confidences de quelqu'unes de ces pauvres familles qui abandonnent leur sol natal pour aller chercher au loin une vie plus douce et plus prospère. Les causes ordinaires de l'émigration, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les émigrants, leurs illusions naïves, leurs mécomptes, et souvent les catastrophes auxquelles ils succombent, sont exposés avec une grande puissance et avec le plus vif intérêt. Aussi ne doutons-nous pas que le nouvel ouvrage de l'auteur des *Catacombes de Paris*, des *Chauffeurs*, du *Garde-Chasse* et de tant d'autres romans qui ont mérité la faveur du public, n'obtienne en librairie un immense succès.

CHAPITRE QUINZIÈME.

...nt, s...
ne doutons-no...
Chauffeurs, du Ga...
public, n'obtienne ...

I

Le dernier rendez-vous (suite).

Au moment où le marquis de Grancey recevait des mains de Moralès le message de Carmen, il venait d'appren-

dre une heureuse et importante nouvelle.

Une lettre du duc d'Aiguillon, — lettre apportée par un courrier de cabinet, — lui faisait savoir que sa majesté daignait le rappeler à la cour et lui donnait un successeur dans son gouvernement.

A l'immense allégresse qui débordait en lui se mêlait cependant un peu d'amertume.

Cette goutte de fiel dans sa coupe de

joie venait de la pensée qu'en quittant le Hâvre il lui fallait se séparer de sa maîtresse.

Malgré l'extrême légèreté de son caractère et sa prodigieuse inconstance dans ses amours, Georges ne s'était point encore lassé de Carmen, et la rayonnante beauté de la jeune femme écartait la satiété et le tenait plus que jamais sous le charme.

Nous devons ajouter cependant qu'entre les bonheurs de la passion partagée

qu'il éprouvait et le retour de la faveur du roi, il ne balançait pas une minute, et qu'en sa qualité de courtisan accompli il se tenait prêt à partir, sinon sans regrets, du moins sans hésitation.

— Je souffrirai, cela est certain, — se disait-il — car je l'aime... — Puis j'oublierai... à Versailles on oublie si vite !...

— Annunziata, elle aussi, se consolera, et bientôt peut-être, pour tous les deux, le passé ne sera qu'un songe...

Malgré cette philosophie, le marquis

envisageait avec une véritable épouvante la nécessité d'apprendre son départ à madame Le Vaillant, car il prévoyait que la scène des adieux serait déchirante ; — mais elle était inévitable.

En réfléchissant à la lettre de Carmen apportée par Moralès, M. de Grançey se demanda s'il était possible que sa maîtresse eût été instruite, indirectement et en même temps que lui, de la nouvelle qu'il venait de recevoir.

Ceci paraissait la chose du monde la moins vraisemblable, Carmen et son mari n'ayant à la cour aucune relation.

Mais alors, comment expliquer la tristesse et la préoccupation de la jeune femme, et ce rendez-vous qu'elle sollicitait avec une si vive ardeur?...

A toutes ces questions M. de Grancey ne pouvait répondre et il attendit la nuit avec une vive impatience.

Dès onze heures du soir il se rendit à sa petite maison, quoiqu'il sût bien

que plus d'une heure se passerait encore avant l'arrivée de sa maîtresse.

Cette heure lui sembla ne devoir jamais finir.

Enfin, à minuit et quelques minutes, trois coups légers furent frappés contre la porte qu'il se hâta d'ouvrir, et Carmen entra, plus pâle et plus tremblante qu'il ne l'avait jamais vue.

— Chère Annunziata bien-aimée, — s'écria-t-il — qu'avez-vous ?... — est-ce

donc un malheur que vous venez m'annoncer ?...

— Oui, Georges, et le plus grand de tous..

— Que se passe-t-il ?...

— On veut nous séparer...

M. de Grancey tressaillit.

— Elle sait tout ! — pensa-t-il.

Mais Carmen le détrompa bien vite.

— Mon mari — reprit-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots — mon mari a résolu de m'enmener avec lui

dans un voyage qui durera non des jours ou des mois, mais des années... — Me séparer de vous, Georges, c'est mourir... mourir lentement... et je n'en ai pas le courage!... — Ma vie est en vous désormais... — je suis prête à quitter mon mari pour vous suivre si vous voulez de moi... — réfléchissez bien à ce que vous allez me répondre, car c'est peut-être mon arrêt de mort que vous prononcerez... — Demain, à l'heure ou le navire qui doit m'emporter

mettra à la voile, je serai réunie à vous pour toujours, ou je serai couchée dans un froid linceul... — Ce que je vous dis est l'expression d'une irrévocable volonté... — Je possède déjà le poison qui me tuera... — Il est là, sur mon cœur... — un refus de vous sera pour moi une sentence sans appel, et je ne sortirai d'ici que pour aller mourir...

M. de Grancey écoutait Carmen comme on écoute ces voix étranges entendues dans les songes.

Ses souvenirs ne lui rappelaient rien de comparable à cette passion poussée jusqu'au délire !... — à cette femme qui lui parlait à la fois de poison, de mort et d'amour !...

Il s'efforça de calmer sa maîtresse par des paroles affectueuses, mais elle ne semblait point le comprendre, et elle répétait :

A vous pour toujours, Georges...

A vous ou à la tombe...

— Eh ! bien oui, chère bien-aimée

— dit-il enfin — Je vous le jure, nous ne nous séparerons pas.., nous ne nous séparerons jamais... — vous vivrez, et vous vivrez, heureuse, — mais dites-moi tout, car pour agir j'ai besoin de tout savoir...

La fiévreuse exaltation de Carmen tomba soudainement.

Elle fit à M. de Grancey un long récit où la vérité se mariait au mensonge d'une façon habile, et que nous ne reproduirons point car nos lecteurs en

connaissent aussi bien que nous, sinon la forme, du moins le fond.

Pendant ce récit Georges réfléchissait, et le résultat de ses réfléxions était favorable aux vœux de Carmen.

Jusqu'à ce moment, le marquis n'avait point envisagé la question sous le nouveau point de vue qui se présentait à lui.

Se faire aimer de madame Le Vaillant lui paraissait la chose du monde la plus naturelle, et nous dirions presque la

plus légitime, mais l'idée d'enlever Carmen ne lui était jamais venue.

Il voulait bien tromper le mari, mais non le dépouiller ; — il ne se croyait en aucune façon coupable envers lui puisqu'il lui laissait sa femme et se contentait d'un partage.

Maintenant la situation devenait absolument différente.

Madame Le Vaillant, décidée à abandonner Olivier, offrait à Georges l'alternative de l'enlever ou de la voir se

donner la mort par suite de son refus...

Dans ces conditions, pourquoi ne point profiter de la bonne volonté de cette maîtresse si jolie, si séduisante, et qu'il aimait?... — Pourquoi se montrer sans pitié pour elle et la conduire au suicide par le désespoir?...

Le préjudice causé au mari n'existait plus. — Ne valait-il pas mieux, en bonne logique, lui ravir sa femme vivante que de lui laisser sa femme morte?...

Rien n'était plus simple et plus facile

que d'emmener Carmen et de la cacher dans l'une de ces mille et une petites maisons disséminées autour de Paris comme autant de nids d'amour clandestins...

Le marquis dirait deux mots au lieutenant de police (l'un de ses amis intimes) et si Olivier Le Vaillant avait le mauvais goût de réclamer la fugitive, les limiers les plus habiles la chercheraient vainement.

Bref, au moment où Carmen se tut, le parti de Georges était pris.

— Maintenant vous savez tout... maintenant tu sais tout, mon amant adoré!... — s'écria la jeune femme en terminant — prononce ton arrêt! — faut-il vivre ou faut-il mourir?...

— Il faut vivre, chère Annunziata! — répondit monsieur de Grancey avec feu.

— Ainsi, tu consens à me délivrer?

— J'y consens de toute mon âme.

— Nous partirons ensemble?...

— Oui... je te le jure.

— Et nous ne nous séparerons plus?..

— Jamais!!..

Carmen, en entendant ces paroles qui comblaient son espoir, parut en proie à un véritable délire de reconnaissance, et Georges fut obligé de la calmer dans l'exaltation de sa joie comme il l'avait calmée dans celle de son désespoir.

Les deux amants s'occupèrent ensuite des détails matériels de leur fuite.

Il fut convenu que ce même jour, à quatre heures de l'après-midi, une chaise de poste stationnerait hors des portes de la ville, sur la route de Paris, à un endroit désigné, et que Carmen, emportant seulement ses bijoux, s'échapperait de la maison de son mari et viendrait rejoindre cette chaise de poste.

Lorsque le marquis et sa maîtresse furent d'accord sur tous les points — ce qui ne tarda guère, — ils se séparèrent avec la conviction qu'ils se re-

joindraient bientôt, et en se disant, non pas *adieu*, mais *au revoir*.

— Eh! bien?... — demanda Moralès à Carmen, au moment où elle prit son bras dans la ruelle où il attendait.

— Tout est décidé... — répondit-elle — Georges m'enlève... — nous partons ce soir, à quatre heures... — demain nous serons à Paris... ah! je suis bien heureuse...

Le frère et la sœur s'éloignèrent.

Aussitôt qu'ils eurent disparu dans

les ténèbres, une forme sombre, blottie derrière un amas de décombres, tout près de l'endroit où venaient de s'échanger ces dernières paroles, se souleva lentement, secoua ses vêtements couverts de poussière et se dirigea vers la petite maison du marquis.

Arrivée devant la porte, cette forme s'arrêta, et d'une main légère frappa trois coups contre le bois vermoulu, de façon à reproduire exactement le signal habituel de Carmen.

Monsieur de Grancey, qui se disposait à quitter la chaumière à son tour, tressaillit en entendant ce bruit et il éprouva une sorte de vague inquiétude.

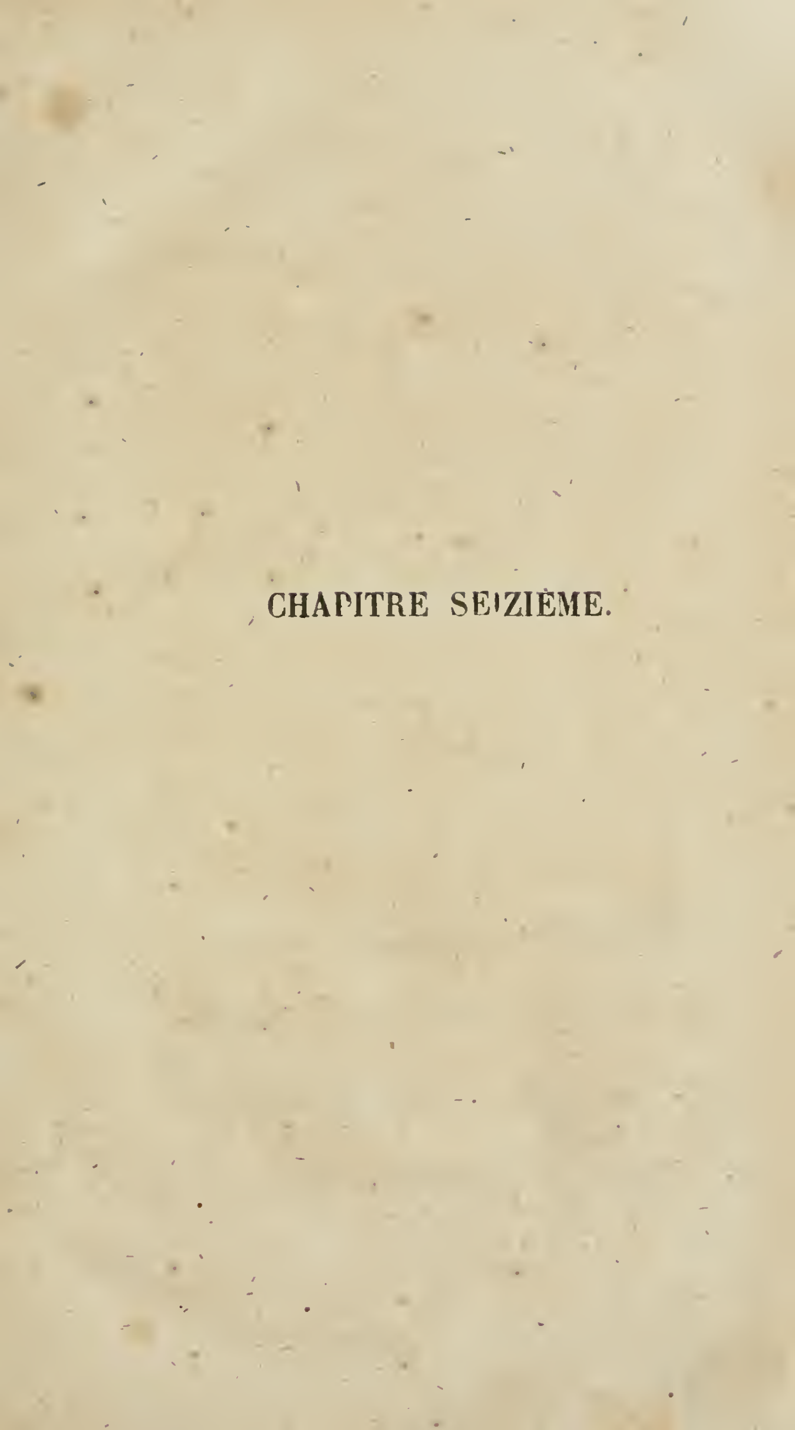
La réflexion le rassura.

Il se dit que sa maîtresse revenait sans doute sur ses pas pour lui faire quelque dernière recommandation oubliée, et il ouvrit avec empressement.

Mais à peine la porte venait-elle de tourner sur ses gonds qu'il recula en poussant un cri de surprise.

En même temps, et malgré sa bravoure éprouvée et incontestable, il sentit un frisson passer dans la racine de ses cheveux.

Surprise et frisson s'expliqueront d'ailleurs sans peine, quand on saura qu'il voyait en face de lui la plus imprévue et la plus redoutable des apparitions, — Olivier Le Vaillant en personne!!...



CHAPITRE SEIZIÈME.

XVI

Dieu dispose.

A moins de s'appeler don Juan ou Richelieu, l'amant surpris par le mari perd infailliblement toute présence d'esprit pendant quelques secondes, — sa

physionomie devient pareille à celle du renard tombé dans un piége, et ses premières paroles sont presque toujours assez naïves pour faire sourire un écolier.

Georges de Grancey, malgré ses mérites et son expérience, n'était point à la hauteur des séducteurs classiques dont nous venons de citer les noms; — il ne fit donc point exception à la règle générale.

—Vous! . ici! . monsieur Le Vaillant!

— s'écria-t-il sans presque savoir ce qu'il disait ; — en vérité, je ne m'attendais guère...

Il s'interrompit.

— A me voir frapper à votre porte cette nuit, monsieur le marquis, — acheva Olivier — je le crois facilement. — Quoiqu'il soit heure indue, vous plairait-il me permettre d'entrer dans cette maison? — Nous avons à causer de choses importantes et qui ne souffrent aucun retard...

— Je suis à votre absolue disposition, monsieur Le Vaillant — répondit Georges qui déjà reprenait tout son sang-froid.

Et il s'effaça pour laisser passer l'hôte inattendu dont la présence allait étrangement modifier sans doute le dénoûment de ses amours.

Olivier traversa le petit salon et entra dans le boudoir que nous avons précédemment décrit.

Un sourire d'une étrange expression

vint à ses lèvres, tandis qu'il jetait les yeux sur les merveilles de décoration réalisées dans cette pièce par les ordres du marquis.

M. de Grancey avança un siége à son visiteur, dont la physionomie impassible et pour ainsi dire marmoréenne le frappait d'étonnement.

L'attitude d'Olivier restait calme. — Son regard froid, à demi voilé sous ses longues paupières, n'exprimait ni la colère, ni même l'agitation.

— Évidemment cet homme sait tout, puisqu'il est ici... — se disait le marquis — qu'y a-t-il donc au fond de son âme et que va-t-il se passer entre nous?...

Olivier ne laissa point à l'incertitude de Georges le temps de se prolonger.

— Monsieur le marquis — dit-il en s'asseyant en face de lui — ma visite nocturne vous suprend, — il serait, je crois, superflu de le nier... — Vous aurez l'explication de cette visite lorsque

vous saurez que depuis huit jours je connais votre liaison avec madame Le Vaillant et que je suis instruit du lieu de vos rendez-vous...

— Monsieur — s'écria le marquis — les apparences vous abusent!... — Madame Le Vaillant est innocente!...

Olivier eut aux lèvres le même sourire dont nous avons parlé il n'y a qu'un instant.

— Vous défendez votre maîtresse — répondit-il en s'inclinant — rien n'est

plus naturel, et vous agissez en galant homme. — Mais à quoi bon?.,. — Je vous répète que je sais tout, et qu'il vous serait impossible d'ébranler mes convictions,.,

— Cependant, je vous jure...

Olivier interrompit Georges.

— Prenez garde, monsieur le marquis — lui dit-il — prenez garde!.. vous allez faire un faux serment! — Une femme ne s'échappe point du logis conjugal au milieu de la nuit pour venir

retrouver un homme, lorsque cet homme n'est pas son amant... — Eh bien, ma femme était ici tout à l'heure, et cinq minutes à peine se sont écoulées depuis le moment où elle s'est séparée de vous... — Et ce n'est pas tout, — j'ai les mains pleines de preuves. — En voici une, entre autres, qui me paraît indiscutable : — madame Le Vaillant doit s'enfuir de ma maison aujourd'hui, à quatre heures, et, au lieu de s'embarquer avec moi pour la Havane, partir

avec vous pour Paris... — Suis-je bien renseigné, monsieur le marquis?

A cela il n'y avait rien à répondre.

Georges baissa la tête et ne répondit pas.

Olivier semblait jouir de l'embarras de son interlocuteur et ne se pressait point de reprendre la parole.

Pour échapper à ce silence qui le mettait véritablement à la torture, Georges demanda :

— Enfin, monsieur, qu'attendez-vous de moi?

— Je vais vous le dire, monsieur le marquis.

— Parlez, je vous écoute...

— Vous savez comme moi, monsieur, que la loi ne se pique en aucune façon de galanterie, et qu'elle me donnait le droit, tout à l'heure, de jeter en bas d'un coup d'épaule la porte de cette maison et de vous tuer avec votre com-

plice sans vous laisser le temps de vous mettre en défense...

Georgès fit un signe affirmatif.

Olivier continua :

— Je n'approuve point ces façons d'agir...— la tache faite à l'honneur du mari se lave mal, selon moi, par un double meurtre qui ne diffère pas beaucoup d'un assassinat.,. — D'ailleurs, ces violences sanglantes, ces vengeances presque féroces ne me semblent justifiables que par les fureurs de l'amour trahi, et

de la jalousie surexcitée jusqu'à la folie !

— Or, je n'éprouve plus d'amour pour celle qui porte mon nom, et ses trahisons m'inspirent le mépris et non la jalousie...

M. de Grancey écoutait Olivier sans deviner où ce long préambule devait le conduire.

Le mari de Carmen continua :

— J'aime les situations franches, monsieur le marquis, et la mienne est difficile. — Une reconnaissance pro-

fonde, éternelle, pour le père d'Annunziata Rovéro, un serment prononcé sur une tombe, mon respect pour les volontés d'un mort ne me permettront jamais de me séparer de ma femme... Cependant je suis trop homme honneur pour pouvoir supporter que sous mes yeux elle ait un amant, et comme elle en a un, et comme cet amant c'est vous, je remplis mon devoir en vous demandant une réparation...— Si vous me tuez, tout sera pour le mieux, et les affaires de ma

veuve ici-bas ne me regarderont plus...

— Si, au contraire, je vous tue, naturellement vous n'enmènerez point à Paris madame Le Vaillant, qui sera bien forcée de m'accompagner à la Havane, où, je l'espère, elle se consolera de votre mort. . – Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur le marquis, et vous connaissez maintenant le but de ma visite...

— Je suis à vos ordres, monsieur, c'est trop juste! — répliqua Georges.

— Et vous m'en voyez très-reconnaissant — fit Olivier avec un salut plein de courtoisie.

— C'est à vous de régler de conditions de notre rencontre... — continua le marquis.

— Oh! rien de plus simple. — Nous nous battrons à l'épée et jusqu'à la mort de l'un de nous deux.

— A merveille. — Le lieu du combat?

— L'intérieur de cette maison.

— Et l'heure?

— A l'instant même.

Le marquis fit un geste de surprise.

— Mais vous n'y songez pas! — s'écria-t-il.

— J'y songe au contraire depuis plusieurs jours. — Voyez-vous quelques difficultés à me satisfaire?

— Oui, monsieur, et de très-sérieuses.

— Oserais-je vous prier de me les faire connaître?...

— D'abord, le peu d'étendue de cette pièce...

— Cela nous empêchera de rompre, et le combat n'en sera que plus court... D'ailleurs, une épée intelligente qui veut aller droit au cœur n'a pas besoin de beaucoup d'espace... — Ensuite, monsieur le marquis?

— La lumière insuffisante...

— Mauvaise raison! mauvaise raison!... — Rien ne nous empêche d'allumer les bougies roses de ce joli lustre en verre de Venise... — Nous aurons alors des clartés splendides, et notre

duel, sauf le dénoûment, aura l'air d'un duel de théâtre... — Est-ce tout, monsieur le marquis?

— Non, il me reste à vous faire une objection beaucoup plus grave...

— Laquelle?

— Nous n'avons pas de témoins...

— Qu'importe?... — J'ai toute confiance en votre loyauté, — ne vous en rapportez-vous pas à la mienne?...

— Parfaitement; aussi n'est-il point question du duel en lui-même, mais des

conséquences qu'il peut entraîner à sa suite.

— Voyons les conséquences.

— Supposons que vous me tuez...

— Je veux bien faire cette supposition — répliqua Olivier en souriant.

— Qu'en résultera-t-il?...

— Un grave inconvénient pour vous, j'en conviens — mais la présence de témoins ne saurait y remédier, ce me semble...

— Personne n'étant là pour attester

que les choses se sont passées entre nous selon toutes les règles — continua Georges, — on recherchera mon meurtrier et vous pourrez être accusé d'assassinat et dans l'impossibilité absolue de prouver votre innocence. — Il en serait de même pour moi, si c'était vous qui succombiez...

— Vous avez raison; mais il me paraît bien facile de remédier à ce danger...

— Et comment?

— Voulez-vous être assez bon, monsieur le marquis, pour me donner une plume, de l'encre et du papier...

Georges prit dans un meuble et posa sur un guéridon les objets demandés.

Olivier écrivit les lignes suivantes :

« *Au moment de paraître devant Dieu, je déclare que je succombe dans un duel parfaitement régulier, quoique sans témoins, — et ma dernière volonté est qu'on ne recherche et qu'on n'inquiète en aucune*

façon, pour le fait de ma mort, mon loyal adversaire.

» *En foi de quoi je signe le présent écrit.*

» OLIVIER LE VAILLANT.

» *Fait à Ingouville, le 24 août de l'an* 1771. »

— Lisez, monsieur le marquis — dit-il ensuite — et, quand vous aurez lu, rédigez une semblable déclaration. — Vous garderez la mienne et je prendrai la vôtre. — De cette façon, celui de nous

qui survivra sera complètement à l'abri de toute accusation à venir.

Le moyen était bon, et Georges n'avait nulle objection à faire.

Il transcrivit l'acte laconique que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. — Il le signa et il le tendit à Olivier.

— Monsieur le marquis — demanda ce dernier — vous reste-t il quelque motif de différer le combat?

— Aucun.

— Alors, vous êtes prêt à me faire l'honneur de croiser le fer contre moi ?

— Oui, monsieur.

Les deux épées sortirent à la fois du fourreau.

Le hasard avait permis qu'elles fussent exactement de la même longueur et de la même force.

Les bougies du lustre étaient allumées; — le mari et l'amant tombèrent en garde en face l'un de l'autre sous les

torrents de lumière reflétés par les cristaux et par les glaces de Venise.

Dès les premières passes, le marquis, — fort habile tireur cependant, — s'aperçut que son adversaire était d'une force bien supérieure à la sienne.

Il se sentit perdu.

— Monsieur — dit-il en abaissant son arme, — j'ai une prière à vous adresser...

— Je vous écoute, monsieur, — répondit Olivier.

— Promettez-moi, si je succombe, d'avoir pour madame Le Vaillant quelque indulgence, et de ne la point écraser sous le poids d'une implacable sévérité.

— Je vous le promets, et j'ajouterai que votre prière est d'accord avec mes désirs et ma volonté.

— Je vous remercie, et maintenant, allons...

Les épées s'engagèrent de nouveau.

Au bout d'un instant, Olivier s'écria :

— Au nom du ciel, monsieur le marquis, défendez-vous donc! — Deux fois déjà j'aurais pu vous toucher en pleine poitrine!

—Je fais de mon mieux... — répliqua Georges.

— Le combat est inégal! — Voulez-vous que j'aille chez moi chercher des pistolets?

— Non monsieur, — continuons ainsi.

— Vous le voulez?

— Je vous en prie,..

M. de Grancey achevait à peine ces derniers mots, qu'il lâcha son arme en poussant un profond soupir et qu'il tomba de toute sa hauteur sur le tapis, les bras étendus et les yeux ouverts.

L'épée de son adversaire venait de lui traverser le cœur.

Il était mort sans souffrance et sans convulsions.

— C'était un brave gentilhomme ! —

murmura tristement Olivier; — il valait mieux que sa complice!

Il souleva le corps inerte, déjà baigné dans le sang qui s'échappait à flots de la profonde blessure, et il le coucha sur ce même divan où. moins d'une heure auparavant, il enlaçait de ses bras amoureux la taille cambrée et frémissante de Carmen.

Il prit dans la poche du marquis et il alluma à la flamme de l'une des bougies sa propre déclaration désormais inu-

tile, — il sortit de la maison dont il referma la porte derrière lui, et il jeta la clef au milieu des terrains incultes qui s'étendaient sur la droite de la ruelle.

Ceci fait, au lieu de retourner à son logis, il descendit la côte d'Ingouville, — il gagna le Hâvre et se dirigea vers celui des bassins où se trouvait amarré le navire qui devait mettre à la voile le soir même.

Le matelot de garde se promenait de long en large sur le pont, en fumant sa

pipe d'un air mélancolique et assoupi.

Olivier héla ce matelot.

— Le capitaine est-il à bord? — lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur Olivier, — répondit le matelot, — il dort dans sa cabine.

— Éveillez-le, et dites-lui que je veux lui parler sur-le-champ.

Le capitaine s'habilla en toute hâte et se rendit avec empressement aux ordres de son armateur.

Olivier eut avec lui une courte conférence.

Au moment où le jeune homme le quitta pour retourner à Ingouville, il l'entendit crier d'une voix tonnante :

— Tout le monde sur le pont, et que les mousses aillent chercher les hommes qui sont attardés dans les cabarets du grand quai. — Il ne s'agit plus de perdre son temps, — la consigne est changée, nous appareillons à la marée du matin !

Olivier venait en effet de donner les

ordres nécessaires pour avancer son départ de près de douze heures.

Quoique mis à couvert et parfaitement garanti contre toutes poursuites judiciaires par la déclaration du marquis, il aimait autant et mieux se trouver déjà en pleine mer quand on s'apercevrait de la mort violente d'un personnage aussi important que le gouverneur de la ville.

Tandis que se passaient les faits que nous venons de raconter, Carmen, bri-

sée par des émotions successives, dormait d'un profond sommeil, et des songes sortis par la classique porte d'ivoire déroulaient devant ses yeux fermés tout un magique horizon de liberté et d'amour.

La jeune femme fut réveillée dès le point du jour par le bruit des pas de plusieurs personnes dans la pièce qui touchait à sa chambre à coucher.

Elle sonna l'une de ses caméristes et lui demanda des explications.

— Madame, — répondit la soubrette, — ce sont des matelots et des portefaix qui viennent chercher et qui emportent les bagages de madame...

— Déjà! — s'écria Carmen, — mais il est trop tôt... — rien ne presse... — on avait toute la journée pour s'occuper de cette besogne...

— Ces braves gens obéissent aux ordres de monsieur, et c'est monsieur lui-même qui les leur a donnés tout à l'heure dans l'antichambre de madame.

— C'est bien.

— Madame n'a plus besoin de moi?

— Non, — vous pouvez vous retirer.

La caméristе sortit.

— Pourquoi cette hâte? — se demanda Carmen restée seule. — Olivier lui-même m'avait dit hier que j'aurais jusqu'à ce soir pour terminer mes préparatifs... — Que signifie cela?

Elle se leva un peu inquiète et elle s'habilla rapidement sans l'aide de sa femme de chambre.

Au moment où elle achevait sa toilette, on frappa à sa porte.

— Entrez, — dit-elle.

Olivier parut sur le seuil.

—Ah! c'est vous! — s'écria Carmen, — vous arrivez fort à propos, j'allais justement vous faire prier de passer chez moi.

— Je suis heureux d'avoir prévenu vos désirs.

— J'ai quelque chose à vous demander...

— Et moi quelque chose à vous apprendre.

— Parlez le premier.

— Je n'en ferai rien... — vos questions d'abord... — mes communications viendront ensuite...

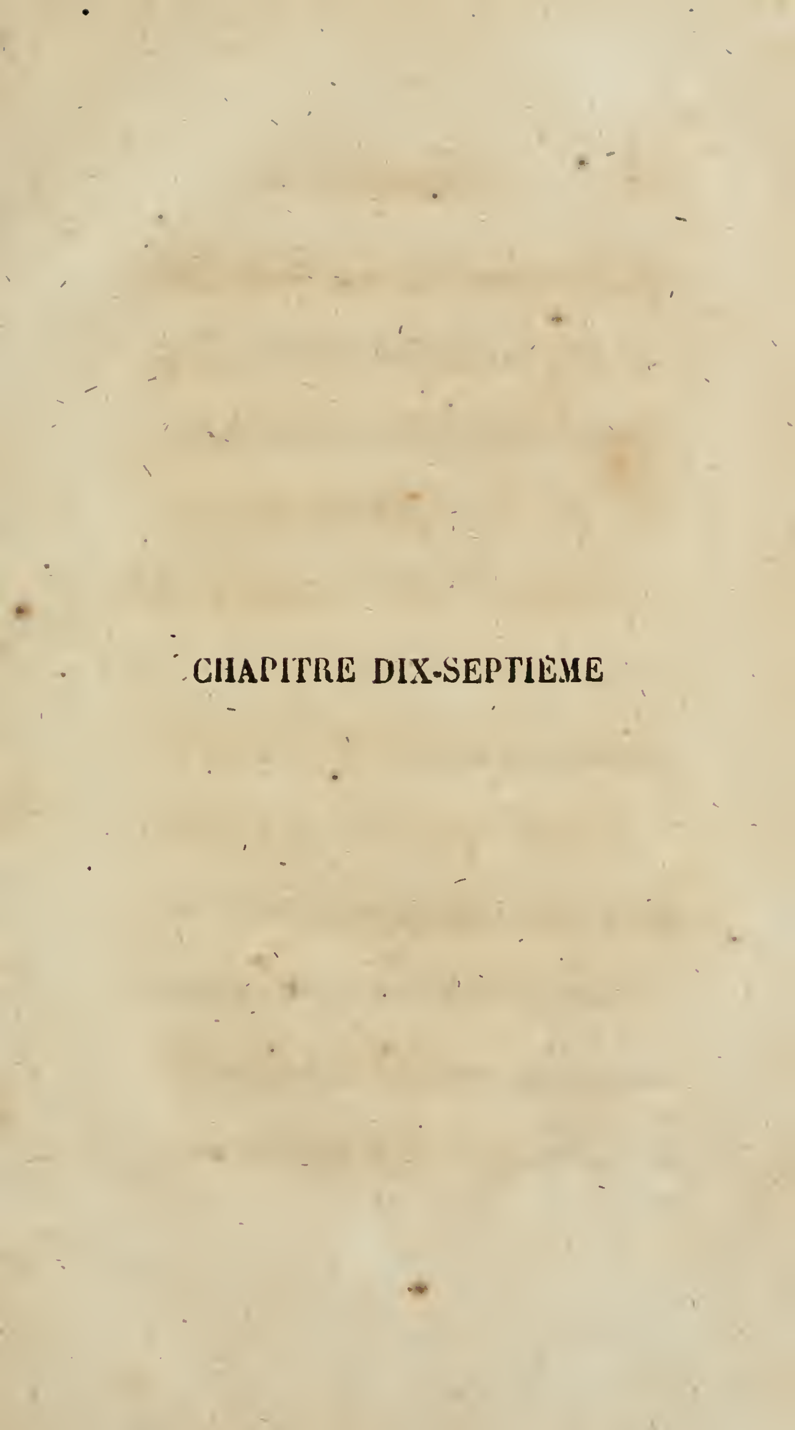
— Soit. — Eh bien, expliquez-moi pourquoi vous avez donné l'ordre d'emporter mes bagages ce matin, au risque d'interrompre mon sommeil, ce qui vient en effet d'arriver?

— Ma réponse vous apprendra, non

seulement ce que vous désirez savoir, mais encore ce dont je venais vous instruire. — J'ai donné cet ordre, parce que, pour des raisons que vous connaîtrez bientôt, il m'a paru convenable d'avancer l'heure de notre départ... — Au lieu de nous embarquer avec la marée du soir, nous profiterons de celle du matin. — Vous en savez maintenant aussi long que moi...

Carmen chancela sous le coup de fou-

dre de cette nouvelle, et fut obligée de s'appuyer contre un meuble pour ne pas tomber.



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

XVII

Si tu bois dans mon verre, tu sauras ma pensée.

(*Vieux proverbe.*)

Olivier feignit de ne point remarquer l'émotion si visible de sa femme.

— Après tout, ma chère Annunziata, — reprit-il, — il doit vous importer

fort peu de partir quelques heures plutôt ou quelques heures plus tard... — Vous n'avez pas d'adieu à faire, que je sache, et vous ne laissez ici personne que vous désiriez revoir encore... — Dans un instant vos bagages seront à bord, — dans une heure nous déjeunerons. — Une voiture tout attelée nous attendra pour nous conduire au Havre, et nous nous embarquerons par un vent favorable et sous la garde de Dieu...

— Olivier, — murmura la jeune femme

d'une voix tremblante et presque méconnaissable ; — quand, hier, vous m'avez parlé de ce long voyage qui m'épouvantait, j'ai cédé sans résistance...

— Sans résistance est peut-être trop dire, mais enfin vous avez cédé...

— Eh ! bien, si je vous suppliais aujourd'hui de m'accorder une grâce, me refuseriez-vous cette grâce ?

— Cela dépend... — Je ne puis m'en-

gager sans savoir ce que vous désirez de moi...

— Une chose bien simple...

— Enfin, quelle est cette chose ?

— Je vous conjure de revenir à votre premier projet et de ne partir que ce soir...

— C'est avec regret que je vous refuse, mais ce que vous demandez est impossible...

— Comment ce qui était possible hier est-il impossible aujourd'hui ?

— Vous le saurez bientôt.

— Pourquoi pas à l'instant?

— Parce que le moment de vous apprendre les motifs de ma conduite ne me paraît point encore venu...

— S'est-il donc passé depuis hier quelque chose que j'ignore?

— A quoi bon ces questions auxquelles je ne puis ni ne veux répondre?

Carmen fronça le sourcil et changea de ton.

— Ainsi, — demanda-t-elle, — c'est

bien décidé .. — Vous refusez d'accéder à ma prière?

— Je le dois.

— Vous persistez dans votre résolution d'avancer l'heure du départ?

— Je persiste.

— C'est bien. — Je serai prête...

Olivier sourit.

— Je n'attendais pas moins de vous, ma chère Annunziata, — dit-il. — J'étais sûr que deux ou trois secondes de réflexion porteraient leurs fruits et vous

rendraient tout à fait raisonnable... — Il me reste quelques derniers ordres à donner... — Je vous quitte, mais pour vous revoir bientôt...

Olivier prit la main de sa femme et la trouva glacée.

Il fit le geste de porter cette main à ses lèvres, mais c'est à peine si sa bouche effleura, non pas les doigts effilés de Carmen, mais les bagues dont ils étaient couverts.

Après cette démonstration, à la froi-

deur de laquelle Carmen ne se méprit pas, Olivier sortit de la chambre.

A peine la porte venait-elle de se refermer derrière lui que les traits de la gitana prirent une indicible expression de colère et de haine.

— Ah ! — murmura-t-elle d'une voix sourde ; — c'est son mauvais génie qui le pousse à sa perte !... — Dieu m'est témoin, cependant, que je ne voulais pas sa mort !! — Je vais faire une dernière tentative pour l'épargner... — Si cette

tentative échoue, c'est qu'il est irrévocablement condamné par un pouvoir fatal dont je suis l'instrument!... — Alors je me servirai de mes armes et sa destinée s'accomplira...

Pour cette tentative suprême et hardie dont elle venait de parler, la jeune femme résolut de sortir à l'instant de la maison de son mari et d'aller chercher un asile auprès du marquis de Grancey, dans l'hôtel même de ce dernier.

Elle ne perdit pas une minute.

Elle entassa dans nne cassette ses bijoux, qui représentaient une valeur considérable, et prit l'or qui lui restait.

Cet or ne formait plus d'ailleurs qu'une somme relativement minime, grâce aux exigences sans cesse renaissantes de Moralès.

Elle jeta sur ses épaules la mante à capuchon dont elle avait l'habitude de s'envelopper pour ses rendez-vous nocurnes, et, dissimulant de son mieux

sous cette mante la précieuse et lourde cassette, elle se dirigea vers l'escalier de service conduisant au rez-de-chaussée.

Mais la porte qui mettait cet escalier en communication avec le cabinet de toilette refusa de s'ouvrir et résista à tous ses efforts.

Cette porte avait été fermée à clef, et solidement verrouillée depuis le dehors.

Carmen poussa un cri de rage.

— Suis-je donc prisonnière? — bal-

butia-t-elle. — Ah! nous allons voir !...

Et, décidée à ne plus rien ménager, elle traversa son appartement dans toute sa largeur pour gagner le grand escalier.

Dans l'antichambre se trouvait le digne Zéphir Coquin assis sur une banquette.

Il se leva en voyant Carmen et fit quelqnes pas derrière elle.

Madame Le Vaillant s'arrêta et se retourna :

— Où allez-vous? — demanda-t-elle au vieux serviteur.

— J'accompagne madame.

— C'est inutile.

— Madame voudra bien m'excuser, mais je connais mon devoir...

— Je vous défends de me suivre.

— M. Olivier m'a donné l'ordre de ne pas quitter madame et de monter derrière la voiture si madame avait la fantaisie de faire un tour avant le déjeûner...

— Je veux sortir à pied et je veux sortir seule.

Zéphir secoua la tête.

— Voilà qui ne se peut pas, — fit-il. — M. Olivier l'a positivement défendu.

— Ainsi, vous m'accompagnerez malgré moi ?...

— Certainement, madame. — C'est mon devoir...

— Mais, alors, vous me désobéirez !..

— Oui madame, sans hésiter, s'il le faut pour obéir à mon maître...

— Allons! — pensa Carmen en souriant avec amertume, — je ne me trompais pas... Je suis gardée à vue!... — le sort en est jeté! — je serai libre à tout prix!!!

Elle rentra dans sa chambre; — elle défit saınante, — elle replaça la cassette dans ıe meuble où elle l'avait prise, — elle cacha entre son corsage et sa ceinture le flacon rouge de Moralès, et elle attendit.

Au bout de trois quarts d'heure Zé-

phir lui vint annoncer que le déjeûner était servi.

Son parti était irrévocablement pris et désormais elle avait hâte d'en finir.

Elle se rendit à la salle à manger où Olivier, en costume de voyage, l'attendait déjà.

L'ameublement de cette pièce, ameublement rapporté quelques années auparavant de Hollande par Olivier, n'était pas une des moins rares merveilles de la riche maison d'Ingouville.

Des cuirs gauffrés, à arabesques de vermillon, d'or et de lapis-lazuli, couvraient les murailles. — Un lustre flamand suspendait au plafond ses spirales un peu massives et ses boules de cuivre rouge.

D'immenses dressoirs, en noyer sculpté et incrusté de nacre et d'ivoire, étalaient sur leurs rayons de splendides porcelaines de Chine et du Japon et d'admirables orfévreries.

Les chaises carrées à pieds tordus

étaient recouvertes de cuirs pareils à celui de la tenture, fixés par des rangées de clous de cuivre à têtes quadrangulaires.

Quatre grands miroirs de Venise, aux cadres d'ébène et d'étain, un peu inclinés et occupant le point central des quatre panneaux principaux, avaient pour mission de refléter l'incomparable magnificence du service, les jours de gala, alors que sur la table énorme s'alignait une double file de candelabres

d'argent, à huit branches, au milieu des cristaux, des vaisselles plates, et des miracles de l'art culinaire.

Le déjeuner était entièrement servi d'avance.

Il consistait en viandes froides, — en pâtisseries et en fruits.

Plusieurs flacons de vins de Bourgogne et de vins d'Espagne formaient une escorte à ce menu plus substantiel que délicat.

Carmen et Olivier s'assirent en face l'un de l'autre.

Zéphir Coquin, la serviette sur le bras, se tint debout derrière la chaise de son maître.

La présence du vieux valet de chambre gênait Carmen et pouvait rendre impossible la réalisation de son terrible projet.

— Olivier — fit-elle avec audace, en désignant le vieillard — cet homme m'a désobéi tout à l'heure et m'a répondu

avec la dernière insolence. — Je désire ne pas le voir plus longtemps. — Donnez-lui, je vous prie, l'ordre de quitter cette pièce.

Zéphir Coquin ouvrait la bouche pour se justifier.

Olivier lui imposa silence par un geste rapide.

— Madame Le Vaillant t'accuse, — tu dois avoir tort .. — lui dit-il avec fermeté, mais avec douceur. — Obéis

donc, et, puisqu'elle ne veut pas te voir plus longtemps, retire-toi...

— Qui dois-je envoyer pour continuer le service à ma place?

— Personne... Je servirai madame et je me servirai moi-même...

C'était ce que voulait Carmen.

Zéphir sortit, consterné, le cœur gros, les yeux humides.

Olivier offrit successivement à sa femme de deux ou trois mets qu'elle refusa.

— Ah! ça, mais — demanda-t-il, — comptez-vous donc ne pas manger ce matin?

— Je ne me sens aucun appétit.

— Faites-vous violence, ma chère amie, — vous ne pouvez partir à jeun sans risquer de vous rendre véritablement souffrante...

— Eh bien, je vous demanderai tout à l'heure un fruit.

— Vous accepterez aussi, sans doute,

un doigt de ce vin de val de Penas que vous aimez ? ..

— Volontiers.

— Dans ce cas, tendez-moi votre verre.

— Le voici...

Le verre de Carmen et celui d'Olivier étaient charmants. — Leurs calices, très haut sur pattes et d'une prestigieuse légèreté, s'évasaient en forme de tulipes. — Un filet d'un blanc de lait se tordait

en spirale dans leurs pieds fragiles et gracieux.

Il n'existe plus aujourd'hui qu'un très-petit nombre de ces échantillons de l'art du verrier en Bohême au dix-huitième siècle, — et ces trop rares spécimens se vendent au poids de l'or aux amateurs du *bibelot*.

Olivier remplit le verre de Carmen jusqu'au tiers de sa hauteur, et le sien jusqu'à moitié.

— Merci, — dit la jeune femme, et

elle reprit son verre tout en promenant ses regards autour d'elle, de façon à attirer l'attention de son mari.

— Que cherchez-vous donc?—lui demanda ce dernier.

— Je cherche les gâteaux d'amandes qu'on a l'habitude de nous servir avec le vin d'Espagne.

Olivier se retourna et dit, après un instant d'examen :

— Ne sont-ils pas là-bas, sur le dres-

soir?... — il me semble que je les vois...

— Je le crois aussi, et je vais les chercher...

Carmen fit un mouvement pour se lever.

— Restez à table ! — s'écria le jeune homme, — je vais vous les donner à l'instant... — Ne suis-je pas, ce matin, votre valet de chambre ?..

En même temps il quitta sa chaise et se dirigea vers le dressoir.

A peine avait-il tourné le dos que Carmen se souleva. — Elle tenait de la main droite le flacon rouge débouché. — Le poison tomba sans bruit dans le verre d'Olivier.

Cela se fit avec la promptitude de l'éclair, et avant même que le jeune homme fût arrivé jusqu'au dressoir.

Quand il se retourna, tenant à la main un grand plat de Chine rempli de ces gâteaux d'amandes que Carmen réclamait avec le vin d'Espagne, la gitana

s'était rassise et le flacon avait disparu.

Olivier revint à pas lents.

Une bizarre et subite pâleur couvrait son visage.

Il plaça les gâteaux devant Carmen, — il s'assit à son tour et il souleva son verre en disant :

— Ce vin est d'une admirable couleur !... — voyez comme ce rayon de soleil le fait scintiller !.. — des topazes li-

quides, des rubis et des grenats ne seraient pas plus éblouissants!..

— C'est vrai, — murmura la jeune femme.

Olivier approcha le verre de ses lèvres.

L'ex-baladine attachait sur lui un regard étrange et avide.

La main qui tenait le verre s'abaissa.

— Que fait-il donc? — se demanda

Carmen, — et pourquoi tarde-t-il autant?

— Ma chère Annunziata, — reprit Olivier, — nous allons boire au bon succès de notre voyage et à notre heureuse arrivée à la Havane... — le voulez-vous?

— Oui, — répondit Carmen, — je le veux.

Il éleva de nouveau son verre à la hauteur de sa bouche et il dit :

— Surtout, buvons en même temps...

Ses lèvres touchèrent le vin.

La main de Carmen tremblait et ses dents heurtèrent le cristal.

Pour la troisième fois, Olivier s'interrompit.

— Connaissez-vous un vieux proverbe? — demanda-t-il en souriant, — un vieux proverbe qui dit : *Si tu bois dans mon verre, tu sauras ma pensée...* — Je veux savoir la vôtre aujourd'hui, Annunziata, — échangeons nos verres...

Carmen pâlit visiblement, et tout son sang se glaça dans ses veines.

Elle feignit de ne pas comprendre et voulut épuiser d'un trait le contenu de sa propre coupe, — mais Olivier, par un mouvement brusque, lui saisit le poignet et l'arrêta.

— Annunziuta, — fit-il d'un ton de reproche, — ne m'avez-vous donc pas entendu ?.. — Je garde votre verre et vous donne le mien... et, maintenant, buvons ensemble...

Et il absorba en une seule gorgée le vin de Val de Penas que Carmen avait effleuré.

L'ex-baladine anéantie chancelait sur sa chaise.

— Prenez garde, Annunziata ! — s'écria Olivier. — Savez-vous bien qu'à vous voir ainsi tremblante, on pourrait croire que vous m'aviez versé du poison!

Carmen tressaillit à ces mots comme tressaille un cadavre galvanisé par l'étincelle électrique d'une pile de Volta.

— Du poison... — répéta-t-elle avec égarement, — du poison... — m'accusez-vous ?

— Vous accuser ? — Non certes ! — Quel démon vous aurait poussée à ce crime infâme et lâche d'assassiner celui qui ne vous a jamais fait de mal ?.. — Non, je ne vous accuse point, — mais pourquoi ne buvez-vous pas ?..

Un éclair soudain illumina les ténèbres du cerveau troublé de Carmen.

— J'ai le contrepoison de Moralès...

— pensa-t-elle, — je suis invulnérable !..

Et, soulevant le verre, elle le vida jusqu'à la dernière goutte.

Son sang-froid lui revenait tout entier.

Elle regarda son mari bien en face, et elle lui demanda d'une voix ferme :

— Êtes-vous content et doutez-vous encore ?..

Pendant quelques secondes, Olivier

cacha dans ses deux mains son visage décomposé.

Quand il releva la tête, de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Non, malheureuse femme, — balbutia-t-il, — je ne doute plus... — J'ai vu le crime et je vois le châtiment !.. — Annunziata, que vous avais-je fait ?..

— Olivier, — s'écria Carmen, — que voulez-vous dire ?.. — Je vous entends, mais je ne vous comprends pas...

— Assez de mensonge !.. assez d'in-

famie !.. — répliqua le jeune homme en étendant la main vers l'un des miroirs de Venise. — Cette glace réflétait votre image tandis que vous jetiez dans mon verre le poison qui coule en ce moment dans vos veines ! — Annunziata, votre père est notre juge à tous deux ! – il sait qu'en mémoire de lui voue étiez sacrée pour moi ! — Vous ai-je reproché vos trahisons ? — Vous ai-je reproché l'adultère installé par vous au foyer conjugal ? — Non, je pardonnais tout à la

fille de don José !.. — En ce moment encore, où vous venez d'attaquer, non plus mon honneur, mais ma vie, le courage ne manquerait pour vous punir. — Annunziata, le châtiment s'approche, mais ce n'est pas moi qui l'envoie !.. — ce n'est pas ma vengeance qui vous frappe, c'est la justice de Dieu qui s'empare de vous !

Les paroles d'Olivier frappaient l'oreille de Carmen, mais n'arrivaient point jusqu'à son intelligence.

La plus puissante de toutes les préoccupations s'emparait d'elle, — la dominait, — l'étreignait corps et âme.

Elle voyait les minutes s'écouler ; — elle se souvenait que dans une demi-heure il serait trop tard pour prendre utilement le contrepoison ; — elle maudissait la présence de son mari qui l'empêchait d'aller boire à longs traits la vie ; — il lui semblait enfin qu'elle sentait déjà un vague engourdissement

ralentir son sang dans ses veines et que son agonie commençait ..

Ses yeux ne pouvaient se détacher d'une pendule de Boulle placée sur son piédouche en face d'elle; — ils suivaient avec une terreur croissante la marche régulière de la grande aiguille sur le cadran d'émail.

Cette aiguille marquait en ce moment huit heures et demie.

— Oh! que ne puis-je arrêter la marche du temps? — se disait Carmen. —

Dix années de ma vie pour gagner une heure !!

Olivier continua :

— Il vous fallait ma mort, Annunziata, pour vous rendre libre... — la haine que je vous inspire était doublée de l'amour que vous ressentez pour un autre... — vous m'assassiniez afin d'aller rejoindre Georges de Grancey, votre amant, et de ne plus jamais vous séparer de lui... — Eh bien ! le crime serait inutile, s'il eût été commis ! — votre amant ne vous

aurait pas attendue ce soir au rendez-vous, car, la nuit dernière, je l'ai tué, et ce n'est pas dans l'amour, c'est dans la mort que vous allez vous réunir!..

Carmen poussa un cri sourd ; — ses membres se raidirent ; — ses yeux tournèrent dans leurs orbites et elle tomba sans connaissance sur le tapis.

— Malheureuse femme! — se dit Olivier, — elle est perdue, — et c'est moi qui vais être libre! — Allons, Dieu est grand! Dieu est juste!..

Il ouvrit la porte, il appela les filles de chambre de Carmen, et il leur dit :

— Secourez votre maîtresse qui vient de se trouver mal ..

Abandonnant alors l'ex-baladine à eurs soins, il donna l'ordre à Zéphir Coquin de lui faire seller à l'instant *miss Betsy,* sa jument favorite, — ardente et infatigable pouliche née en Angleterre d'un étalon arabe et d'une mère irlandaise.

Il entra dans son appartement pour

attacher autour de ses reins une ceinture de cuir fauve bourrée d'or et de traites.

Dans cette ceinture il passa deux pistolets. — Il jeta sur son épaule un manteau roulé et il descendit.

Un palfrenier venait de sortir de l'écurie miss Betsy et la tenait en main.

Cette jument, d'une admirable pureté de formes, était noire comme un soupirail de l'enfer, — elle avait une étoile blanche au milieu du front, et une cri-

nière longue et soyeuse, pareille à une chevelure de femme.

En voyant venir Olivier, la jument se mit à hennir et gratta joyeusement le sol avec son ongle de fer.

Le jeune homme la caressa de la main et se mit en selle par un élan rapide et sûr.

Dans ce moment les basques de son habit s'écartèrent et le vieux valet de chambre, debout auprès de miss Betsy,

aperçut la ceinture de son maître et les pistolets passés dans cette ceinture.

— Monsieur, — s'écria-t-il, — est-ce que vous partez?

— Oui, mon vieux Zéphir, je pars.

— Tout seul?

— Comme tu vois.

— Et le navire?

— Tu vas aller de ma part trouver le capitaine et tu lui diras de le laisser dans les bassins.

— Avez-vous quelques ordres à me

donner, monsieur, avant de vous mettre en route?

— Aucun.

— Même relativement à madame?..,

— Madame est sa maîtresse désormais, et ce qu'elle fera sera bien fait.— Allons, adieu, mon vieux Zéphir, donne moi ta main et ne m'oublie pas.

— Vous oublier, monsieur! par exemple!!! — tant que durera votre absence je prierai pour vous matin et soir!. . et

plutôt deux fois qu'une... — Serez-vous longtemps, monsieur ?

Olivier ne répondit pas.

— Enfin, monsieur, où donc allez-vous ? — reprit Zéphir.

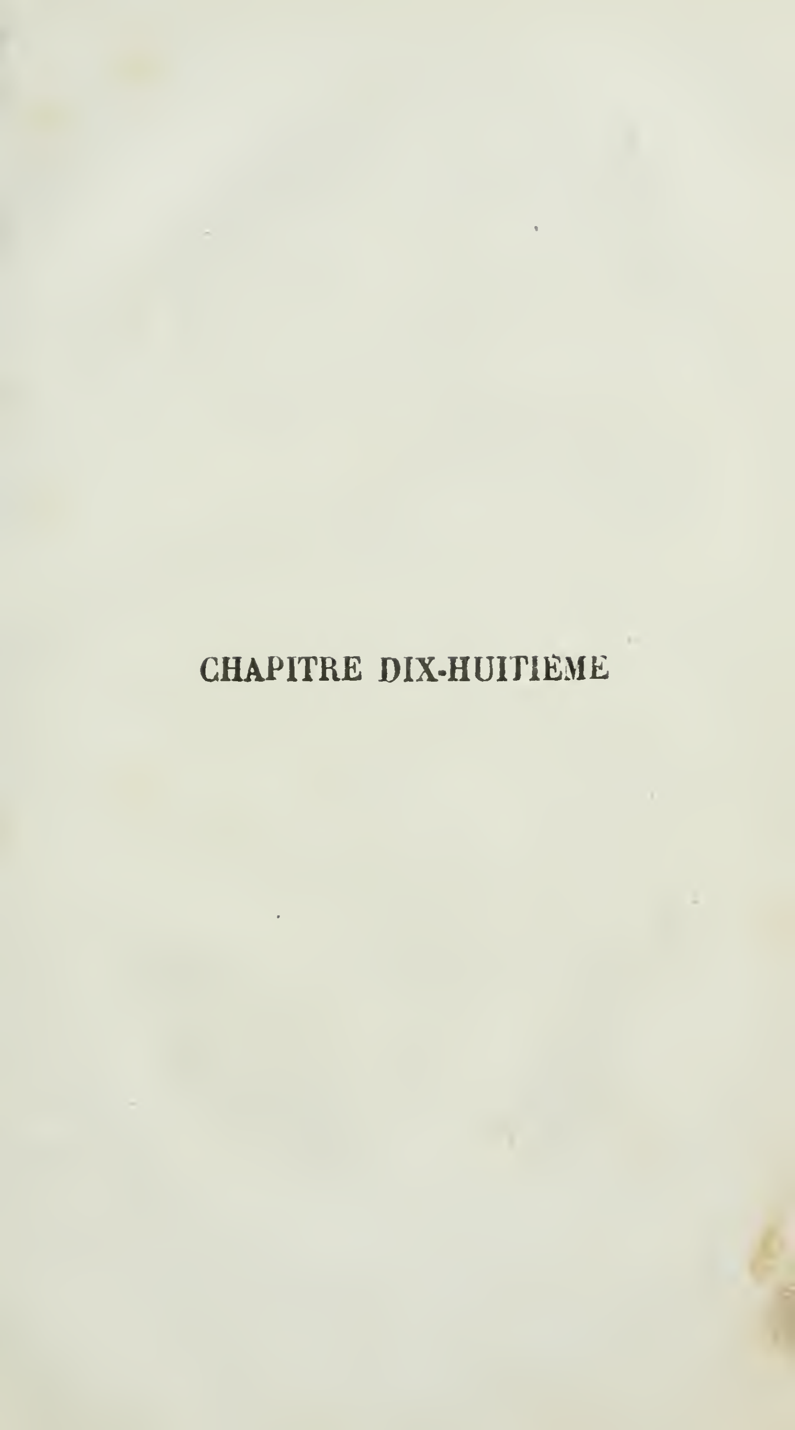
— Où je vais ? — Au bout du monde peut-être.

— Et quand reviendrez-vous ?

— Jamais.

Et Olivier, piquant des deux, sortit

de la cour au galop, laissant le vieux serviteur stupéfié et anéanti par les dernières paroles de son maît re.



CHAPITRE DIX-HUITIÈME

XVIII

La délation.

Carmen fut rappelée à elle-même par une vive sensation de fraîcheur. — Ses femmes de chambre, agenouillées à côté

d'elle, mouillaient ses tempes avec de l'eau mêlée de vinaigre.

Au moment où elle ouvrit les yeux, sa présence d'esprit lui revint toute entiére et d'un seul coup.

— Ah! — s'écria-t-elle — est-il encore temps?

Son regard chercha le cadran de la pendule et le rencontra.

La grande aiguille allait atteindre le chiffre IX.

Carmen se dressa par un mouvement presque convulsif.

Il n'y avait pas tout à fait une demi heure que le poison coulait dans ses veines... — L'antidote de Moralès pouvait produire encore son effet, mais, dans trois minutes, il serait trop tard...

La jeune femme comprit l'implacable imminence du péril.

Déjà la mort la touchait de son doigt glacé... — elle le sentait, — et elle ne voulait pas mourir !..

Elle était debout.

En quelques élans d'une course folle elle traversa la salle à manger ; — elle gravit les degrés de l'escalier ; — elle tranchit l'antichambre et le petit salon qui précédaient sa chambre à coucher ; — elle ouvrit le meuble dans lequel, la veille, elle avait serré le contre-poison, et, approchant le flacon de ses lèvres, elle but avidement...

L'énergie fébrile, la prodigieuse surexcitation qui l'avaient soutenue jusqu'à

ce moment, l'abandonnèrent aussitôt.

Une soudaine et complète prostration paralysa ses membres, — il lui sembla que le parquet manquait sous ses pieds, que les murailles dansaient autour d'elle une ronde effrénée, — et, perdant connaissance pour la seconde fois, elle tomba près du flacon vide et du meuble entr'ouvert, en se disant :

— Il était trop tard... — je suis perdue...

Cet évanouissement dura beaucoup plus longtemps que le premier.

La journée presque toute entière s'était écoulée lorsque Carmen reprit ses sens.

Le crépuscule descendait du ciel. — Trois ou quatre bougies allumées combattaient à demi les ténèbres naissantes. — La jeune femme était couchée dans son lit, et deux personnes se tenaient debout à côté de ce lit.

L'ex-baladine reconnut son frère et le médecin de la maison.

Elle fit un mouvement léger.

— Ah! — s'écria Moralès — voici madame qui revient à elle...

Le médecin lui prit aussitôt le bras et appuya le doigt sur sa veine, en demandant :

— Comment vous trouvez-vous, madame?...

— Je ne souffre pas.. — répondit Carmen, — suis-je malade ?.

Le docteur interrogea le pouls avant de répondre.

— J'ai pu le croire un moment, — dit-il ensuite, — mais me voici complétement rassuré... — vous avez la peau fraîche, nulle trace de fièvre, et je crois qu'aucune inquiétude n'est possible...— une nuit de sommeil vous remettra complétement et vous vous réveillerez

demain matin aussi bien portante que de coutume..,

Après ces paroles de bon augure, le médecin prescrivit une potion soporifique tout à fait anodine et se retira.

Carmen avait hâte de se retrouver seule avec son frère.

— Au nom du ciel, — s'écria Moralès — dis-moi bien vite ce qui s'est passé!..

— Ne l'as-tu pas compris? ne l'as-tu pas deviné?

— Non, et je me perds en conjectures depuis ce matin...

— Eh! bien, le poison préparé pour Olivier, c'est moi qui l'ai bu...

— Comment?.. pourquoi?..

— Une des glaces de la salle à manger m'avait trahie!.. — Olivier m'avait vue lui verser ce poison!..

— Et alors il t'a contrainte à boire à sa place?...

— Oui, — et sans le flacon vert tu n'aurais plus de sœur !!..

— Ah ! ah ! — fit Moralès triomphant — tu vois que j'ai bien fait de te forcer à prendre ce flacon dont tu ne voulais pas ! — que te disais-je, petite sœur?... *sait-on jamais ce qui peut arriver?...* — Allons, mon inspiration était bonne !!.. — à l'heure qu'il est ton mari te croit morte, et, selon toute apparence, il te regrette médiocrement...

— Il me croit morte, dis-tu? — répéta Carmen étonnée.

— Sans doute.

— Où donc est-il?...

— Parti.

— Quand ?..

— Pendant ton premier évanouissement...

— Pour aller où?..

— Pour aller au bout du monde ! — Ce sont ses propres paroles.

— A qui les a-t-il dites ?

— A ce vieux fou de Zéphir Coquin.

— Et, doit-il revenir bientôt?...

— Jamais ! .. — C'est toujours lui qui l'a dit.

Carmen se souleva dans son lit.

— Moralès, — s'écria-t-elle, — par-les-tu sérieusement ?...

— Sérieusement et véridiquement. — Nous sommes les maîtres de la maison.

Ton mari s'est mis en route sur sa bonne jument *miss Betzy*... — Je revenais du Havre et je l'ai vu passer... — il courait comme un homme qui sentirait la justice à ses trousses... — et je sais de quelle façon courent ces gens-là!...

— La justice! — répéta Carmen d'une voix sourde; — la justice!... — il fuit en effet devant elle, et sans doute il fuit en vain...

— Est-ce possible?.. — Que me dis-tu là?... — Olivier aurait-il commis un crime, par hasard?...

— Oui.

— Lequel?

— Un assassinat.

— Je voudrais te croire, petite sœur, — mais, franchement, la chose est peu vraisemblable...

— Et cependant elle est vraie! — Sais-tu pourquoi mon mari avait si

grande hâte de s'éloigner et de mettre l'immensité de l'océan entre lui et cette ville?... — Sais-tu pourqnoi il voulait partir ce matin et non plus ce soir...

— Comment le saurais-je?

— Eh! bien, c'est que, la nuit dernière, il a tué Georges de Grancey!

— Il a tué Georges de Grancey!...— il a tué le gouverneur du Hâvre!! — un seigneur allié aux plus illustres familles de la cour!! — Ah! miséricorde!

je ne voudrais pas être dans sa peau s'il a fait cela !! — Mais qui l'a dit ?...

— Lui-même.

— Le malheureux !... il s'en est vanté !... — Mais il est donc fou !! — on le poursuivra, — on le rattrapera, — on lui fera son procès, — on le condamnera bel et bien !... — Caramba !... — Caramba, ma sœur, — sa tête, à l'heure qu'il est, n'est pas solide sur ses épaules !! et je crois que te voilà veuve !...

— J'y compte, — murmura Carmen avec un horrible sourire.

— Mais, — reprit Moralès, — peut-être ton mari a-t-il tué M. de Grancey tout bonnement en duel?...

Carmen haussa les épaules.

— Allons donc! — répliqua-t-elle, — un duel, — sans témoins! — la nuit! — à qui persuaderait-il cela, et comment viendrait-il à bout de le prouver à ses juges?... — Et d'ailleurs sa fuite préci-

pitée ne constitue-t-elle pas, à elle seule, une preuve écrasante contre lui?...

— Tu as raison, cent fois raison... — Mais qui le dénoncera?

— Moi. — Il a tué l'homme que j'aimais, — il a voulu me tuer. — Je lui rendrai le mal pour le mal. — C'est la peine du talion!... — C'est justice!!

— Prends garde à ce que tu vas faire!! — il te faudra dire aux gens de loi que le marquis de Grancey était ton amant... c'est grave...

.— Ne sais-tu donc pas, mon frère, — répliqua l'ex-baladine avec une orgueilleuse confiance, — que je ne dirai aux gens de loi que ce qu'il me plaira de leur dire, et qu'ils croiront aveuglement tout ce que je voudrai qu'ils croyent?..,

— Tu es habile, tu es très-habile, — oh!... je n'en ai jamais douté. — Mais prends garde... de me compromettre...

— Ah ! que te voilà bien tel que je t'ai toujours connu!—s'écria Carmen ;—

égoïste féroce, et ne pensant qu'à toi!..

— Que veux-tu? — j'ai pour devise un dicton vieux et sage : — *Charité bien ordonnée commence par soi-même!...*

— Enfin, mon frère, sois sans crainte, tu ne seras pas compromis... — Foi de Carmen, tu peux dormir en paix.

— Cette parole me tranquillise.

— Et, maintenant, quitte-moi...

— Tu veux rester seule?

— Oui. — Cette nuit je vais pleurer Georges assassiné, et demain je travail-

lerai à notre commune vengeance !...

Moralès prit avec respect congé de sa sœur dont le *génie* tout à fait supérieur lui en imposait.

Il se retira dans son appartement particulier, et là, pour chasser quelques idées sombres qui venaient malgré lui l'assaillir, il se mit à compter son argent.

Le cliquetis métallique de l'or agité résumait pour l'honorable don Gusman la panacée universelle.

§

Le lendemain la population du Hâvre était dans un indescriptible état d'inquiétude et de fiévreuse agitation.

Le bruit commençait à se répandre que depuis quarante-huit heures le marquis Georges de Grancey, gouverneur de la ville, avait quitté son hôtel, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Les magistrats municipaux, le lieu-

tenant civil, les juges criminels, multipliaient leurs enquêtes et ordonnaient force recherches de tous côtés.

Enquêtes et recherches n'aboutissaient point.

Un étrange mystère entourait la disparition du gentilhomme.

L'avant-veille, vers dix heures et demie du soir, son valet de chambre était venu prendre ses ordres.

« — Je n'ai pas besoin de vos services, — lui avait dit M. de Grancey, — je

me déshabillerai seul... — Vous n'entrerez dans mon appartement qu'à dix heures, demain matin, et si quelqu'un me demandait avant ce moment, vous répondriez que ma porte est fermée pour tout le monde... »

Le lendemain, à l'heure dite, le valet en pénétrant chez son maître avait constaté, à sa grande surprise, que la chambre était vide et que le lit n'était pas défait.

Donc le marquis avait passé la nuit tout entière hors de l'hôtel.

La première idée qui vint à l'esprit du domestique fut celle d'une aventure galante, et cette supposition plausible l'empêcha tout d'abord de s'inquiéter.

Mais la journée s'écoula, puis la nuit, et la possibilité d'une bonne fortune aussi longtemps prolongée devint de moins en moins admissible.

En conséquence, le valet jugea pru-

dent d'aller faire sa déclaration aux magistrats.

C'est alors que commencèrent les enquêtes.

M. de Grancey se recommandait par une inviolable discrétion dans ses amours, — chose remarquable et digne d'éloges, à une époque où, parmi les roués, la discrétion n'était point de mode.

Personne au Hâvre ne soupçonnait donc ses rendez-vous avec madame Le-

vaillant et ne connaissait la maisonnette mystérieuse de la ruelle d'Ingouville.

On se souvient que cette chaumière avait été achetée sous un nom supposé, et que les ouvriers chargés de sa décoration et de son ameublement ignoraient pour le compte de qui ils réalisaient des merveilles.

Plusieurs riches commerçants de la ville possédaient d'ailleurs des retraites du même genre, à l'instar des financiers et des fermiers généraux parisiens, et

cachaient leurs tendresses extra-conjugales dans ces temples dédiés à la Vénus facile et clandestine.

Il résultait de tout cela que les recherches, faites au hasard par des agents qu'aucun fil d'Ariane ne venait guider dans le labyrinthe, menaçaient de se prolonger indéfiniment sans résultat.

On s'égarait parmi les suppositions et les conjectures, et, à mesure que s'écoulaient les heures, on perdait de plus

en plus tout espoir de voir reparaître le marquis sain et sauf.

Les discoureurs et les nouvellistes se partageaient en deux camps.

Les uns attribuaient la disparition de M. de Grancey à un crime. — Les autres croyaient y voir le résultat d'un accident.

L'accident semblait généralement moins probable que le crime.

Comment admettre en effet que le marquis fût sorti de son hôtel au milieu

de la nuit dans le but unique d'aller se promener sur la jetée, d'où il serait tombé à la mer?...

Les factionnaires de service auprès de la tour de François Ier et les douaniers dans l'exercice de leurs fonctions, affirmaient n'avoir vu passer personne dont le signalement ressemblât à celui de M. de Grancey.

D'ailleurs, un homme qui se noie crie au secours, appelle à son aide. — Or, la nuit avait été calme et des cris de dé-

tresse n'auraient pas manqué d'être entendus. — En outre, le marquis était excellent nageur.

La supposition d'un crime ralliait autour d'elle, nous le répétons, de plus nombreux partisants...

Elle avait cependant des adversaires qui faisaient remarquer, non sans raison, que le gouverneur, aimé et estimé de tous ceux qui l'approchaient, ne comptait pas dans la ville un seul ennemi.

Il fallait donc écarter, comme mobiles du meurtre, la haine et la vengeance.

Restait la cupidité.

Mais la bourse du marquis se trouvait sur un des meubles de sa chambre à coucher. — Donc il avait quitté l'hôtel sans emporter d'argent, et l'habitude de messieurs les bandits, par tous pays, n'est guère de tuer un homme lorsque le meurtre de cet homme ne doit rien rapporter.

Les incrédules se demandaient aussi ce que les meurtriers auraient fait du cadavre dont on ne retrouvait nulle trace.

Voilà où en étaient les choses, lorsque le lieutenant civil reçut un billet de madame Le Vaillant.

Dans ce billet, Carmen le priait de vouloir bien se transporter sans retard à sa maison d'Ingouville, afin d'y recevoir d'importantes communications.

Le magistrat, — avons-nous besoin

de l'affirmer? — se rendit avec empressement à l'appel de la jeune femme.

— Monsieur, — lui dit-elle, — le bruit public vient de m'apporter une triste nouvelle... — Le marquis de Grancey me faisait l'honneur de se compter parmi mes amis. — Je crois devoir à la justice la révélation de tout ce qui peut amener la découverte de la vérité.

— Savez-vous quelque chose, madame? — demanda le lieutenant civil avidement.

— Rien de positif. Mais enfin ce que je vais vous apprendre aura peut-être au moins le mérite de vous mettre sur la voie...

— Veuillez vous expliquer, madame.

— Dans des circonstances aussi graves, aussi mystérieuses que celles qui se présentent aujourd'hui, tout est important, et parfois le plus minime indice acquiert une immense valeur par les horizons nouveaux qu'il fait entrevoir et devient le poteau indicateur désignant l'entrée

d'un chemin non encore parcouru qui peut-être conduit au but...

— Eh bien ! monsieur, je crois fermement qu'un crime a été commis...

— Beaucoup de gens le croyent comme vous. — Mais ce qu'il importe de connaître, c'est la base sur laquelle repose votre conviction.

— Monsieur de Grancey avait un ennemi...

— En êtes-vous certaine ?...

— J'en suis certaine... j'en ai la preuve.

— Quel était cet ennemi?

— Mon mari.

— Eh quoi! madame, — s'écria le magistrat stupéfait, — vous soupçonnez, vous dénoncez monsieur Le Vaillant?...

— Que Dieu m'en garde!!...

— Cependant vos paroles semblent impliquer une accusation. — Vous croyez à un crime, — vous signalez l'existence d'un ennemi, et cet ennemi,

selon vous, ne serait autre que votre mari...

— Que prétendez-vous en conclure ?... — interrompit Carmen.

— Madame, un vieux jurisconsulte avait coutume de dire : *Cherchez à qui le crime profite*...— Si un homme tombe assassiné, et si cet homme n'a qu'un seul ennemi, c'est cet ennemi qu'il est logique de soupçonner...

— J'ai la certitude que mon mari est incapable de toute mauvaise action,

mais je crois possible qu'un ami trop dévoué ou qu'un serviteur aveuglément fanatique ait frappé le marquis de Grancey pour son compte, sans son ordre et sans son aveu...

— Cela est possible, en effet, et nous chercherons dans cette voie. — Mais je suis obligé, madame, de vous adresser une ou deux questions... d'une nature très-délicate...

— Faites, monsieur. — Si je vous ai prié de venir, c'est que je suis prête à

vous répondre... quelque soient les choses que vous ayez à me demander:

— Il me faut, madame, tout d'abord, vous prier de m'apprendre quels étaient les motifs de la haine de monsieur Le Vaillant à l'endroit du marquis de Grancey...

— Un seul, — la jalousie. — répondit Carmen sans hésitation...

— La jalousie ! — répéta le lieutenant civil, marchant de surprise en surprise:

— Oui, monsieur. — Cette passion sinistre qui, depuis que le monde existe, a allumé tant d'incendies et fait verser tant de sang.

— Madame, — reprit le magistrat avec un embarras visible, — pardonnez-moi, je vous en supplie de nouveau, si je formule une interrogation indiscrète et presque inconvenante... Je m'y crois autorisé par votre franchise elle-même... — Monsieur Le Vaillant, vous

venez de me le dire, était jaloux... — Mais avait-il le droit de l'être ?

— Non, monsieur, — il n'avait pas le droit de soupçonner sa femme... — Je connais mes devoirs et je les respecte.

— Cependant le marquis de Grancey vous aimait ?

— Il me le disait, du moins.

— Et vous lui permettiez de vous le dire ?

— Pourquoi non ? — Une femme,

lorsqu'elle est sûre d'elle-même, peut écouter sans danger les paroles d'un galant homme.

Le magistrat ne crut pas devoir relever la théorie passablement audacieuse que Carmen venait de mettre en avant.

— Cette jalousie, — reprit-il, — a-t-elle amené quelqu'éclat fâcheux entre monsieur Le Vaillant et le marquis de Grancey ?

— Monsieur Le Vaillant, mal conseillé par une passion qui ne raisonne

guère, a prié le marquis de ne plus nous honorer de ses visites.

— Qu'a fait alors monsieur de Grancey?

— Il n'est pas revenu, et il a écrit...

— A vous, madame?

— Naturellement.

— Et vous avez reçu ses lettres?

— Il le fallait bien. — Elles arrivaient jusque dans ma chambre, sans qu'il me fût possible de deviner par qui elles avaient été apportées. — Je dois ajou-

ter, d'ailleurs, que j'aurais été désolée de blesser par un refus discourtois cet aimable gentilhomme, vis-à-vis duquel mon mari me semblait avoir des torts graves.

— Cette correspondance a-t-elle duré longtemps ?

— Deux mois environ.

— Que faisiez-vous des lettres de monsieur de Grancey, après les avoir lues ?

— Je les brûlais.

— Votre mari n'en a-t-il jamais surpris entre vos mains?

— Une seule, dont il s'est emparé par la violence.

— Quand?

— Avant-hier.

— En connaissez-vous le contenu?

— Oui.

— Que vous mandait monsieur de Grancey dans cette lettre?

— Il me suppliait de ne pas le désespérer plus longtemps par mes rigueurs...

— il me conjurait de lui accorder un rendez-vous de quelques minutes : — il me parlait d'une petite maison où je pourrais, disait-il, me rendre sans être vue et sans éveiller les soupçons, et qu'il venait d'acheter, tout exprès pour m'y recevoir, dans une ruelle déserte qui longe la muraille de mon jardin....

— Le magistrat dressa l'oreille comme un cheval de bataille aux premiers sons de la trompette guerrière.

— Une petite maison, — répéta-t-il, — dans une ruelle déserte ?...

— Oui, monsieur. — Je vous ai répété les expressions textuelles de la lettre du marquis.

— Et monsieur Le Vaillant a eu cette lettre sous les yeux ?

— Il me l'a arrachée malgré ma résistance, en me meurtrissant les poignets, et il l'a emportée dans son appartement, où il s'est enfermé.

Le lieutenant civil réfléchit pendant un instant.

— Madame, — dit-il ensuite, — vous aviez raison, — vos communications sont de la plus haute importance... — Il est indispensable que je voie monsieur Le Vaillant, et que je le voie sur l'heure... — Auriez-vous la bonté de le faire prévenir de ma présence et de mon désir?

Carmen regarda le magistrat avec un air d'étonnement parfaitement joue.

— Eh! monsieur, — s'écria-t-elle, — ignorez-vous donc que mon mari n'est plus ici?...

— Je l'ignorais en effet, madame. — Quand est-il parti?

— Hier matin.

— De quelle façon?

— A cheval.

— Accompagné?

— Non, monsieur, absolument seul.

— Où est-il allé?

— Je ne le sais pas.

— Quand doit-il revenir?

— Je l'ignore.

— Comment se fait-il, madame, que vous ne sachiez rien de tout cela?

— Monsieur Le Vaillant n'avait prévenu personne de son départ... départ d'autant plus inexplicable que nous devions, quelques heures plus tard, nous embarquer et mettre à la voile pour la Havane, où j'ai des propriétés... — Il est parti brusquement, à l'improviste,

me laissant évanouie à la suite d'une épouvantable scène de jalousie qu'il venait de me faire.... — Je n'ai appris ce que je pourrais appeler *sa fuite* qu'en revenant à moi-même, au bout d'une heure, et cette nouvelle inattendue m'a bouleversée au point de me plonger dans un nouvel évanouissement qui s'est prolongé jusqu'au soir. — La dernière personne de cette maison, à qui mon mari ait adressé la parole hier, est un vieux domestique, depuis quarante ans

au service de mon beau-père. — Désirez-vous l'interroger?

— Oui, madame.

Carmen donna l'ordre de lui envoyer Zéphir Coquin.

Le valet de chambre ne se fit point attendre.

— Que vous a dit votre maître, hier, mon ami, au moment de vous quitter? — lui demanda le magistrat.

— Monsieur Olivier m'a dit : — *Donne-*

moi la main, et ne m'oublie pas.... — répondit Zéphir.

— Est-ce tout?

— Alors, moi, je lui ai dit : — *Mais, Monsieur, où allez-vous donc?* — Il a répliqué : — *Au bout du monde!* — Comme ça me semblait un peu loin, j'ai ajouté : — *Quand reviendrez-vous?* — Il a tourné vers moi la tête d'un air triste et doux, puis, en piquant son cheval, qui est parti au galop, il m'a crié. — *Jamais!!*

— C'est bien, mon ami! — fit le magistrat, — vous pouvez vous retirer.

Zéphir sortit.

— Eh bien! monsieur, — demanda Carmen, — que résulte-t-il de tout cela, selon vous?

Le lieutenant civil questionna au lieu de répondre.

— Existe-t-il dans votre jardin une porte communiquant avec la ruelle dont M. de Grancey vous parlait dans sa lettre?... — demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous une clef de cette porte?

— Il m'est impossible de vous le dire.

—Les domestiques le savent sans doute, mais moi je l'ignore... — Il me paraît cependant probable que cette clef doit exister... Voulez-vous, monsieur, que j'appelle et que je m'informe?...

— Non madame, il est complétement inutile de vous donner cette peine...

— Ce serait si facile.

— Je vous remercie mille fois, — mais je vous répète que c'est inutile... en ce moment du moins...

Le magistrat se leva.

— Vous partez, monsieur? — demanda Carmen.

— Oui madame, mais avant ce soir j'aurai l'honneur de vous revoir... et, si j'en crois mes pressentiments, ce sera pour vous annoncer que nous avons enfin, grâce à vous, trouvé le mot de

l'énigme terrible qui préoccupe la ville entière.

Et le lieutenant civil s'éloigna en se disant :

— Tout ceci est étrange ! ! — à coup sûr cette femme a dénoncé son mari, sachant bien ce qu'elle faisait ! ! — En ce moment les apparences forment d'écrasantes charges contre Olivier Le Vaillant, — mais les apparences sont souvent menteuses !... — Enfin, avant une heure je saurai si elles ont dit vrai...

— Elle est bien belle cette femme, mais il me semble que sous sa beauté d'ange elle doit cacher le cœur d'un démon!...

— Georges sera vengé!... – pensait Carmen en même temps, — tout va bien!...



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

XIX

Cinq mots et demi et deux chiffres.

Le lieutenant civil, en quittant Carmen, se rendit au palais de justice et fit appeler celui des juges-criminels dont les fonctions équivalaient à celles

de nos modernes juges d'instruction.

Il le mit au fait des renseignements inattendus donnés par madame Le Vaillant, et tous deux, escortés de trois agents et d'un serrurier, reprirent le chemin d'Ingouville; — mais au lieu de se diriger vers la riche maison de l'armateur, ils s'orientèrent de façon à arriver directement à la ruelle dont avait parlé Carmen.

Cette ruelle, décrivant de brusques zig-zags sur le versant le plus incliné du

côteau, serpentait presque partout entre des terrains incultes et des murailles de clôture.

C'est à peine si dans toute sa longueur elle offrait deux ou trois masures occupées par de très-pauvres familles.

Interrogés par le lieutenant civil, les habitants de la première de ces masures indiquèrent d'une façon exacte la situation de la chaumière vendue bien au-delà de sa valeur, un mois ou six semaines auparavant, par les pêcheurs à

qui elle appartenait, et restée close et inhabitée depuis ce temps.

— Suivez la ruelle jusqu'à ce que vous voyez sur votre droite la petite porte du jardin de M. Le Vaillant.—dirent-ils. — Quand vous serez là, continuez à marcher pendant une centaine de pas, — vous verrez sur votre gauche une *baraque* à toit de paille et à porte rouge. — C'est celle-la.

Au bout d'un peu moins de dix minutes les magistrats et les agents arri-

vaient en face de la baraque à porte rouge.

La petite troupe s'arrêta.

— Faites une sommation. — commanda le lieutenant civil.

Un des agents se détacha du groupe.

Il heurta à trois reprises les ais vermoulus qui craquèrent et gémirent, et il cria d'une voix forte :

— Au nom du roi et de la loi, je vous somme d'ouvrir cette porte.

Le silence seul répondit à l'injonction sacramentelle.

— Nous sommes en règle... — dit le magistrat.

Et il fit un signe au serrurier qui savait d'avance dans quel but on l'avait amené et qui ne demanda nulle explication.

Cet homme choisit dans sa sacoche de cuir noir un de ces longs crochets de fer que les voleurs appellent *rossignols*. Nous ignorons pourquoi, car ces instru-

ments de pillage n'offrent qu'une insaisissable analogie avec les gracieux oiseaux dont ils portent le nom.

Il introduisit le crochet dans la serrure et, après quelques secondes de tâtonnement, il rencontra le ressort et fit jouer le pène.

La porte s'ouvrit.

Malgré la gravité de leurs fonctions, les représentants de la justice franchirent le seuil avec une précipitation facile à comprendre.

Ils reculèrent presqu'aussitôt, — en proie à une terreur vague, — saisis par un trouble involontaire et puissant.

Aucun effrayant spectacle ne s'offrait cependant à eux dans la première pièce, — mais on devinait sans peine que quelque chose de terrible et de sinistre était proche.

L'odeur âcre et nauséabonde du sang versé se mêlait à des parfums capiteux dans l'atmosphère alourdie.

Ces odeurs si dissemblables oppres-

saient comme les asphyxiantes émanations du charbon ; — les poumons se refusaient à absorber cet air épais, tout chargé des miasmes de la mort.

Les magistrats ne doutaient plus, — ils savaient d'avance qu'ils allaient trouver un cadavre dans la seconde pièce.

Après avoir laissé à l'air extérieur le temps de pénétrer dans cette chaumière, si misérable au dehors, si luxueuse au dedans, ils s'armèrent de courage et ils soulevèrent la portière de soie blan-

che à raies pourpres qui séparait le petit salon du boudoir.

Nous savons déjà que le corps de Georges de Grancey, étendu sur le sopha, fut le premier objet qui frappa leurs regards.

Le sang échappé de la blessure mortelle s'était desséché, — il souillait les vêtements du marquis et formait sur le tapis une tache énorme d'un rouge sombre et presque noir.

La figure de Georges n'offrait point

le hideux et repoussant aspect des visages de certains cadavres.

Ses traits nobles et beaux conservaient leur forme si pure et semblaient avoir été taillés par le ciseau d'un habile artiste dans un bloc de marbre blanc teinté de bleu et de violet pâle.

— L'assassinat est manifeste! — dit le lieutenant civil au juge criminel, en examinant la plaie profonde et béante par où l'âme avait abandonné le corps, — mais j'avoue que, sans la fuite de

monsieur Le Vaillant, fuite qui nous met en mains une arme formidable, il serait bien difficile de formuler contre lui une accusation de meurtre, car enfin, rien ne nous prouve que ce soit sa main qui ait frappé le coup fatal...

— Sa femme l'accuse... — murmura le juge criminel.

— Condamneriez-vous un homme à mort, sur la simple déposition d'une femme haineuse que pousse à la ven-

geance un mobile inconnu? — demanda le premier magistrat.

— Non, certes!

— Eh bien! nous nous trouvons dans ce cas. — Madame Le Vaillant veut perdre son mari... — Pourquoi? — Je l'ignore; — mais elle veut le perdre... — C'est lumineux comme le soleil.... — Cherchons les preuves qui nous manquent; — la lumière se fera sans doute. — Et d'abord, procédons par ordre: — examinons l'état des lieux, — rendons-

nous compte des moindres détails; et rédigeons un procès-verbal circonstancié. — Nous ferons ensuite la levée du corps de monsieur de Grancey, qui doit être transporté dans son hôtel, et dans sa chambre à coucher, qu'on métamorphosera selon l'usage en chapelle ardente... — Il sera très-urgent, également, de faire partir sans retard un courrier pour transmettre la funeste nouvelle au premier ministre et à la famille du marquis.

Un des agents, remplissant les fonctions de secrétaire du lieutenant civil, avait installé les papiers marqués au timbre royal, et la vulgaire écritoire de corne qui ne quitte guère la poche des gens de justice, sur cette ravissante toilette encadrée de flots de dentelles dont la glace à biseaux reflétait naguère la divine beauté de Carmen, tandis que la jeune femme réparait d'une main paresseuse le désordre de sa longue chevelure dénouée par l'amour.

La plume, le bec imbibé d'encre, se tenait prête à écrire sous la dictée du premier magistrat de la ville.

Mais ce dernier ne dictait pas encore et semblait s'absorber complètement dans l'étude approfondie des arabesques bizarres que le sang coagulé traçait sur le tapis.

— Voyez donc, — dit-il au juge criminel en lui montrant des traces rouges, de forme régulière, qui partaient de la grande mare principale et se diri-

geaient, en devenant de plus en plus pâles, vers l'entrée de la première pièce où elles disparaissaient entièrement, — voyez donc ! — ces empreintes ont été faites par la semelle ensanglantée d'un soulier d'une remarquable finesse… — le pied de l'assassin est étroit et cambré ; ceci est incontestable… — Si les chaussures d'Olivier Le Vaillant s'adaptent à ces empreintes d'une façon mathématique, nous aurons un commencement de preuves accablant….

Le juge criminel fit un signe de complète approbation.

Le lieutenant civil continua ses investigations minutieuses.

Penché vers le tapis, — presque agenouillé, — il cherchait à se figurer quelle avait dû être la position du meurtrier et celle de la victime au moment du crime.

Soudain il aperçut dans un recoin obscur, à moitié caché sous les franges traînantes d'une chaise longue, un petit

morceau de papier presque entièrement consumé.

Il le prit, et il se releva avec sa trouvaille afin d'aller l'examiner près de l'une de ces étroites fenêtres à carreaux bleuâtres dont nous avons parlé.

Ce papier, fragment minime d'une feuille plus grande qu'on avait allumée sans doute à la flamme d'une bougie, conservait, sous une tache d'un rouge pâle, quelques mots d'une écriture parfaitement distincte.

A peine le lieutenant civil avait-il jeté les yeux sur ces quelques mots, qu'il poussa un cri.

— Qu'avez-vous? — lui demanda vivement le juge criminel, — qu'y a-t-il donc?

— Il y a, — répondit le magistrat avec une indicible expression de triomphe, — que nous tenons la plus complète, la plus irrécusable de toutes les preu-

ves... — Je n'en demande pas d'autre... — Celle-ci suffit et au-delà. — La tête du meurtrier tombera sous la hache du bourreau!... C'est moi qui vous en réponds !

En même temps il présentait au juge le petit papier dont le contenu, selon lui, équivalait à un arrêt de mort.

Cette étroite lanière, capricieusement dentelée par le feu, contenait ces mots, disposés de cette façon :

...IER LE VAILLANT.

24 août de l'an 1771.

C'était un fragment de la déclaration écrite par Olivier avant le duel, — reprise ensuite sur le cadavre de son adversaire, et brûlée par lui au moment où il allait quitter le théâtre du drame terrible auquel nous avons fait assister nos lecteurs.

Le papier enflammé s'était échappé de sa main et n'avait point achevé de se consumer.

— Comprenez-vous bien l'importance

capitale de cette trouvaille? — poursuivit le lieutenant civil avec feu. — Comprenez-vous bien que cette preuve est aussi décisive que l'aveu même du coupable? — Que s'agit-il d'établir en effet? — La présence d'Olivier Le Vaillant sur le lieu du crime au moment où le crime s'est accompli. — Voici la signature du meurtrier! — Cette signature isolée serait sans valeur, je le sais, ou du moins n'apporterait à l'accusation qu'une présomption douteuse. — Mais la date?

Regardez la date !... — La divine providence, qui souffre rarement l'impunité d'un exécrable forfait, a permis que cette date se conservât intacte par un miracle manifeste ! — C'est le 23 au soir que le marquis a quitté son hôtel pour n'y plus rentrer... — C'est le 24 (par conséquent dans la nuit qui précéda sa fuite) qu'Olivier Le Vaillant a mis sa signature au bas de cette feuille, estampillée par le noble sang de sa victime ! — Donc Olivier Le Vaillant se trouvait

dans cette maison à l'heure où M. de Grancey tombait lâchement frappé!... Donc l'assassin, c'était lui!

Tout ceci semblait parfaitement logique.

Le plus retors et le plus madré de nos juges d'instruction contemporains n'aurait rien trouvé à reprendre au raisonnement du lieutenant civil.

Le juge-criminel s'inclina devant la haute perspicacité de son supérieur et

partagea chaleureusement ses convictions.

La partie principale de la tâche des gens de justice se trouvant ainsi accomplie, il ne restait plus qu'à rédiger le procès-verbal, ce qui fut fait séance tenante.

Le corps du marquis de Grancey fut ensuite étendu sur un brancard improvisé et recouvert d'un large rideau de soie blanche, dépouille enlevée au tem-

ple de la volupté pour servir de linceul au prêtre de ce temple!...

Deux agents soulevèrent ce brancard par les extrémités. — Le serrurier reçut l'ordre de refermer la porte rouge, sur laquelle le lieutenant civil apposa les scellés, — puis le lugubre cortége se remit en marche et ne tarda guère à faire son entrée dans la ville, suivi d'une foule compacte et bruyante qui répétait sur tous les tons l'éloge funèbre du marquis

et qui criait vengeance contre son assassin, dont elle ignorait le nom.

Bientôt les porteurs du brancard et les magistats arrivèrent à l'hôtel du gouvernement.

On dépouilla le cadavre de ses habits ensanglantés. — On le revêtit de vêtements de cérémonie. — Les plaques de tous ses ordres étincelèrent sur sa poitrine trouée et sur son cœur qui ne battait plus...

O vanité des vanités !

Un lit de parade reçut ensuite les restes inertes de ce grand seigneur que la mort avait surpris au milieu de ses plus beaux rêves d'amour et d'ambition.

D'innombrables cierges flamboyèrent autour de la couche de ce dernier héritier d'un illustre nom, et le clergé de la ville vint s'agenouiller auprès de lui et prier à voix haute pour le repos de l'âme du marquis de Georges de Grancey...

Tandis que tout ceci se passait, Mo-

ralès, mêlé aux flots du populaire qui s'entassait dans la cour de l'hôtel, écoutait avec un intérêt vif et naturel les commentaires bizarres et contradictoires de la foule. — Quand il se fut suffisamment rendu compte de l'état de l'opinion publique, il s'empressa d'aller rejoindre sa sœur afin de lui répéter ce qu'il venait d'entendre.

— Si le bon peuple du Hâvre savait qu'Olivier a tué le marquis, — dit-il en terminant, — et s'il avait Olivier sous la

main, tu serais veuve dans cinq minutes, petite sœur, car l'exaspération est si grande que le meurtrier se verrait infailliblement mis en pièces.

— Georges sera vengé! — murmura Carmen, ainsi qu'elle l'avait fait deux heures auparavant. — Tout va bien!

Cependant le lieutenant civil, après avoir présidé aux apprêts funéraires que nous venons de décrire un peu plus haut, se souvint qu'il avait promis à madame Le Vaillant de la revoir ce

même jour, et reprit le chemin d'Ingouville.

L'ex-baladine, — s'attendant à sa visite, — s'était préparée à le recevoir.

Elle avait mis à *faire sa figure* (comme on dit au théâtre) tous les soins et toute l'habileté d'une comédienne consommée.

Au moment où on introduisit le magistrat dans le salon, le visage de la jeune femme offrait une pâleur savante. — Elle semblait en proie à une émotion

profonde, et ses paupières rougies et gonflées attestaient qu'elle venait de verser des larmes abondantes.

L'attitude désolée de la Gitana, son trouble factice, mais merveilleusement imité, l'expression touchante et douloureuse de ses regards, modifièrent d'une façon presque complète l'opinion que le lieutenant civil s'était formé sur son compte.

— Peut-être me suis-je trompé dans mon premier jugement, — se dit-il, —

il est fort possible que cette femme ait plus de cœur que je ne le croyais.

— Eh bien! monsieur, — lui demanda Carmen d'une voix tremblante et entrecoupée, — que venez-vous m'apprendre?...

— Hélas! madame, de mauvaises nouvelles...

— Eh! quoi, M. de Grancey...

Carmen s'interrompit, comme si l'émotion la suffoquait.

— Vous ne vous trompiez pas, ma-

dame, — reprit le lieutenant civil, — M. de Grancey est tombé victime d'un lâche attentat...

L'ex-baladine cacha son visage dans ses deux mains, — mais à travers ses doigts enlacés on voyait couler des larmes.

Le magistrat poursuivit :

— Grâce à vous, mâdame, grâce à vos précieux renseignements, nous avons pu retrouver le corps du généreux et chevaleresque gentilhomme dont

toute la ville, en ce moment, pleure la perte!... — M. de Grancey a péri dans cette petite maison, voisine de votre demeure, et qu'il avait changée en une sorte de palais féerique, dans un espoir coupable sans doute, mais que votre beauté souveraine fait comprendre et fait pardonner...

Le lieutenant civil, — content de cette dernière phrase, qui lui semblait à bon droit courtoise jusqu'à la galanterie et

fort agréablement tournée, — garda le silence pendant quelques secondes.

Il attendait une réponse.

Cette réponse ne venant pas, il poursuivit :

— Hélas! madame, au risque d'augmenter l'amertume de vos regrets, il faut bien vous le dire, — car vous l'apprendriez tôt ou tard, — c'est parce qu'il vous aimait que le marquis de Grancey est mort!

Carmen releva vivement la tête.

— Ainsi, monsieur, — s'écria-t-elle, — mes horribles soupçons se confirment... — Un lâche assassin a cru servir la folle jalousie de mon mari en frappant ce noble cœur.

— Il est impossible d'en douter, madame. — Oui, la jalousie armait en effet le bras du meurtrier.

— Vous en avez la certitude ? vous en avez la preuve ?

— La certitude et la preuve, — oui, madame.

— Et le nom du misérable, vous le savez aussi ?

— Nous le savons.

— Eh bien ! apprenez-le moi, afin que je le maudisse !

— Madame, armez-vous de courage.

— Du courage, monsieur, j'en ai. — Mais pourquoi me dites-vous cela ? — Ce nom que vous allez prononcer, je le connais donc ?

— Vous ne le connaissez que trop !

— Vous me faites trembler, mon-

sieur!... Parlez, au nom du ciel! parlez vite!

— Eh bien! ce nom, c'est celui...

— Achevez!

— Celui d'Olivier Le Vaillant.

— Mon mari!... — balbutia Carmen, — mon mari!...

Le lieutenant civil fit un signe affirmatif.

Pendant quelques secondes la jeune femme parut anéantie et comme égarée.

Puis, soudain, il se fit en elle un grand retour d'énergie, et elle s'écria avec véhémence :

—Non.. non.. je ne vous crois pas... je ne peux pas, je ne veux pas vous croire! — Mon mari n'est ni lâche ni infâme! — Les apparences vous abusent! — La main qui a commis le crime peut être celle d'un ami ou d'un serviteur d'Olivier. — Mais ce n'est pas celle d'Olivier! — Je le jurerais sur ma vie! je le jurerais sur le salut de mon âme!

— Je voudrais qu'il me fût permis, madame, de calmer ce transport de douleur légitime. — Je voudrais avoir le droit de douter. — Malheureusement les preuves sont irrécusables.

— Je n'admets point vos peuves ! je les nie et je les méprise ! Si elles accusent Olivier d'assassinat, elles ont menti ! et si vous l'accusez, vous mentez comme elles !!!

En parlant ainsi, l'ex-baladine était sublime de colère et d'indignation.

— Madame, — murmura le lieutenant civil, — cette incrédulité vous honore. — Je la respecte profondément, et pourtant je dois la combattre. — Écoutez-moi et vous jugerez.

Et le magistrat raconta à Carmen avec tous leurs détails les résultats de son enquête dans la petite maison du marquis.

Tandis que la jeune femme prêtait l'oreille à ce récit, l'expression de son visage se modifiait, et, par des transitions

habiles, il passait de la hautaine dénégation à l'épouvante, puis à l'horreur.

Quand le lieuteuant civil eut achevé, la gitana se leva et lui dit d'une voix sourde et presque indistincte :

— Vous seul étiez dans le vrai, monsieur... — Je le comprends... je le reconnais... — L'homme dont je porte le nom est un misérable assassin !... — Je le renie, et je vous l'abandonne...

Et Carmen, brisée et haletante, re-

tomba sur le siége qu'elle venait de quitter.

Décidément, l'ex-baladine était une grande comédienne!



CHAPITRE VINGTIEME

XX.

Du Hâvre à St-Nazaire.

Lorsqu'à la demande de son vieux valet de chambre, Olivier répondait : — *Je vais au bout du monde, pour n'en revenir jamais!* ses paroles offraient la

très-sincère et très-complète expression de sa pensée.

Où allait-il, en effet?

Il ne le savait pas.

Il n'avait qu'un désir et qu'une volonté, — le désir et la volonté de mettre des espaces infinis entre lui et la ville maudite qu'il abandonnait en y laissant deux cadavres, — celui de Georges et celui d'Annunziata.

Malgré l'apparent sang-froid conservé par notre héros au milieu des ter-

ribles événements que nous avons racontés, sa tête était dans un état de désorganisation absolue, et les rouages de son cerveau ne fonctionnaient plus librement.

Et, certes, cette perturbation momentanée des facultés mentales d'un homme ainsi jeté coup sur coup dans des situations invraisemblables à force d'étrangeté, ne doit et ne peut surprendre personne.

Olivier, tout en poussant son cheval

au galop sur la route poudreuse, voyait se reproduire autour de lui, comme dans une fantasmagorie, les multiples péripéties de la dernière année de sa vie.

De même qu'un spectateur, assis au balcon d'un théâtre, assiste à la représentation d'un drame et regarde se mouvoir les personnages créés par la fantaisie ou par la passion de l'auteur, de même Olivier, acteur et spectateur à la fois, en vertu de ce phénomène si fréquent dans les rêves, voyait se dérou-

ler sous ses yeux les scènes de la pièce sombre et bizarre dont il était le principal personnage.

Rien ne se pouvait imaginer de plus fidèle et en même temps de plus varié que ces épisodes se succédant avec la régularité et la précision des verres d'une lanterne magique.

C'était d'abord la chaumière de Dinorah; — l'anneau des fiançailles; — le serment d'éternel amour.

Ensuite venait la première entrevue

d'Olivier avec son père à son retour de Bretagne; — l'aveu prêt à s'échapper de ses lèvres et refoulé au plus profond de son cœur par la double lecture de la lettre de don José et de la réponse de Philippe Le Vaillant.

Il croyait éprouver encore cette sensation glaciale et quasi morbide qu'il avait ressentie en apprenant qu'il n'était plus le maître de sa vie.

Puis la nouvelle du naufrage et de la perdition du *Marsouin*, et l'espérance de

liberté, espérance anéantie aussitôt par la signature d'Annunziata Rovero, disant : *Je suis vivante* !!

Puis l'arrivée de la jeune femme ; — la lettre déchirante écrite par Olivier à Dinorah, pour lui rendre sa parole et lui crier : *Ne m'attendez plus* !!

Le mariage venait ensuite avec les courtes joies et les trompeuses fascinations de la lune de miel.

A ces ivresses décevantes succédait

sans transition la mort foudroyante de Philippe.

— O mon père! — balbutiait Olivier, — ô mon père! vous m'avez perdu!.. Mais, par bonheur pour vous, vous n'avez pas vu mon malheur!...

A partir de ce coup de tonnerre, les événements s'accumulaient, si pressés, si terribles et, avec une rapidité si grande, que le jeune homme avait peine à les suivre dans leur course, et qu'il sentait un vertige s'emparer de

lui en se voyant emporté par le tourbillon.

C'étaient les révélations du vieux valet de chambre; — la scène du kiosque; — les nocturnes sorties d'Annunziata longuement et patiemment épiées; — le duel sans témoins; — l'épée vengeresse traversant le cœur du marquis...

Et enfin, formidable dénoûment d'un drame formidable, la justice de Dieu tuant l'empoisonneuse avec le poison

versé par elle d'une main qui ne tremblait pas.

A mesure que se déroulaient devant ses regards les tableaux de ce lugubre panorama, Olivier déchirait de ses éperons les flancs ensanglantés de sa noble monture, qui bondissait en avant et dévorait l'espace.

Peu à peu cet ouragan de pensées confuses et de souvenirs cruels s'épuisa par sa violence même.

Olivier se sentit devenir plus calme,

et, dans le chaos de son esprit, une idée qui déjà s'était présentée à lui, — l'idée de la liberté reconquise, — reparut, voilée d'abord, puis bientôt brillante et radieuse.

La mort d'Annunziata rendait le jeune homme à lui même. — Désormais il avait le droit d'aimer; — les battements de son cœur cessaient d'être coupables, — son amour pour la blonde fille de Bretagne redevenait un amour légitime.

Il est plus facile de comprendre que d'exprimer ce qui se passa dans l'âme de notre héros au moment de cette réaction soudaine de l'espérance contre le désespoir.

L'image chaste et rayonnante de Dinorah fut pour lui ce qu'est pour le navire en détresse l'étoile du phare protecteur qui doit le guider au port, malgré les gouffres et les écueils.

Alors seulement Olivier, qui jusqu'à ce moment avait marché au hasard, vou-

lut se rendre compte du chemin déjà parcouru et de la direction que suivait son cheval.

Un regard jeté autour de lui, et rencontrant dans son vol circulaire des horizons bien connus, lui apprit qu'il se trouvait à sept ou huit lieues du Havre, et que sa monture intelligente, sa bonne jument miss Betzy, avait pris la route de Bretagne, — comme si elle eût pu deviner où la volonté de son maître allait la conduire.

Olivier venait de se décider, en effet, à se rendre à Saint-Nazaire par le chemin le plus direct.

A partir de ce moment le jeune homme, malgré l'impatience qui le dévorait, ralentit l'allure de sa jument; — il comprenait que la route étant longue, il fallait, par prudence autant que par humanité, ménager la vaillante bête.

Nous ne raconterons pas les incidents

du voyage d'Olivier, qui furent d'ailleurs de peu d'importance.

Comme lui — (et sans doute aussi comme nos lecteurs) — nous avons hâte d'arriver.

La nature humaine est ingénieuse à se créer des tourments et des inquiétudes; — elle semble prendre à tâche d'augmenter la somme des misères qui marquent les étapes de cette pérégrination si rarement heureuse qu'on appelle la vie...

Ainsi, à mesure que s'écoulaient les jours de marche et qu'Olivier approchait du but, il était assailli par les plus sombres pressentiments, et il ne faisait rien pour les combattre et pour les chasser.

— Vais-je retrouver Dinorah? — se demandait-il, — vais-je la retrouver fidèle à celui dont elle a dû maudire l'apparente trahison? — Qui m'affirme que le hasard n'aura point amené un consolateur dans la vie de la douce en-

fant? — Un autre aura pu, comme moi, découvrir et adorer ce divin trésor!... — Qui me dit qu'à celui-là elle n'a pas donné sans retour ce tendre cœur que je lui avais si cruellement rendu?... — Et, si cela était, aurais-je seulement le droit de me plaindre?...

Et Olivier, baissant la tête sur sa poitrine, murmurait avec désespoir : — Si j'allais retrouver Dinorah mariée!!...

Ce n'est pas tout.

Une autre pensée, plus effrayante en-

core peut-être, se présentait par instant à son esprit :

— Si elle était morte!! — murmurait-il.

Alors il lui semblait entrevoir dans un brouillard lugubre la maisonnette tendue de deuil... — Il lui semblait entendre clouer un cercueil... — Une foule muette et recueillie suivait lentement un convoi funèbre, et se déroulait, ainsi qu'un long serpent noir et blanc, entre les talus du chemin

étroit... — Cette foule remplissait la vieille église de Saint-Nazaire... — Les versets du *De profundis* montaient vers le ciel comme des sanglots ; — puis le silence et la solitude se faisaient de nouveau, et, parmi les touffes de gazon vert du cimetière de la bourgade, se dressait une pierre blanche sur laquelle se lisaient ces mots :

DINORAH DE KERVEN.

Et, plus bas :

PRIEZ POUR ELLE!!...

— Oh! si cela était!! — s'écriait Olivier à demi fou d'angoisse et d'épouvante, — si cela était!!...

Et, au bout de quelques secondes, il se répondait avec un sang-froid sinistre :

— Eh bien! si elle était morte, je mourrais, et tout serait dit!...

On comprend qu'avec de semblables idées pour compagnes de route, les dernières journées du voyage durent paraître bien longues au jeune homme.

Lorsqu'il ne se trouva plus séparé

de Saint-Nazaire que par une dizaine de lieues, son impatience devint à tel point irrésistible qu'il doubla son étape, et qu'après avoir laissé se reposer à peine sa jument, qui déjà dans la matinée avait fait dix lieues, il se remit en selle un peu après onze heures du soir.

Il marcha toute la nuit bien lentement, car la pauvre miss Betzy commençait à succomber à la fatigue; mais enfin il marcha, et, vers sept heures du

matin, il mettait pied à terre devant l'hôtellerie des *Armes de Bretagne*.

Maître Lehuédé, debout, selon sa coutume, sur le seuil de sa porte, poussa un cri de joie en reconnaissant un hôte dont il avait conservé, à tous les points de vue, le plus excellent souvenir.

Cette joie se manifesta d'une façon un peu bien expansive, et Olivier ne put se soustraire à la vive accolade du gros homme.

— Et, comme ça, vous voilà donc revenu dans nos pays, monsieur Olivier ? — dit-il, — et en bonne santé, j'imagine, quoiqu'à parler franc je ne vous trouve point votre belle mine de l'an passé. — Je ne sais pas si c'est une idée que je me fais, mais vous me paraissez un peu pâlot et plus *diminué* qu'il ne faudrait. — Ah ça, vous n'êtes pas malade ?

— Non, non, rassurez-vous, mon cher hôte... — je me porte à merveille,

et sans doute je ne tarderai pas à me remettre ici des fatigues de mon voyage.

— Serez-vous chez nous un peu de temps?

— Je le crois et je l'espère.

— Prendrez-vous votre même chambre?..

— Oui, certes, — je m'y trouvais trop bien pour vouloir en changer.

— Elle est toute prête, — vous n'avez qu'à monter. — Je vais faire mettre

votre animal à l'écurie (une belle bête, ma foi, mais diantrement surmenée) et j'irai vous rejoindre avec mon vieux vin des Canaries... — Vous le connaissez, — il n'a rien perdu, lui, au contraire... — ce n'est pas comme moi. — Ah! dame, que voulez-vous, — les vins ne sont point comme les hommes, — une année de plus sur le corps ne leur fait que du bien... — Tel que vous me voyez, je n'en pourrais pas dire autant.

— Allons, montez, monsieur Olivier...

Eh ! Malò, brute de Malô, viens prendre le cheval..... — moi je descendsà la cave.

Olivier gagna lestement la chambre où jadis, bercé par des rêves enchanteurs, il avait passé les plus doux moments de sa vie.

Rien n'était changé dans cette pièce.

Il retrouva comme d'anciens amis, le vieux lit à colonnes torses avec sa courte-pointe de serge blanche et rouge, la petite table, les deux escabeaux,

le plafond coupé par des poutrelles auxquelles se suspendaient ainsi qu'autrefois les morues salées et les quartiers de lard.

Il salua le grand bénitier de faïence coloriée suspendu à la muraille avec sa couronne de buis bénit.

Il courut à la fenêtre qui s'ouvrait sur la place, et c'est avec ravissement que ses regards s'arrêtèrent sur la petite église aux dentelles de pierre et aux fenêtres ogivales, — sur la vaste

Loire aux sables d'or, — sur les vertes prairies qui bornaient l'horizon au fond du paysage, — et enfin sur l'océan dont les petites lames venaient lécher les blocs granitiques de la jetée.

Après avoir rafraîchi et réjoui ses yeux par le spectacle de ces aspects si bien connus et tant aimés, Olivier baigna dans une eau glacée sa figure et ses mains poudreuses, et répara succinctement le désordre de ses vêtements.

Il achevait cette toilette rapide quand maître Lehuédé entra, apportant un flacon de son fameux vin, et deux verres.

Le jeune homme se mourait d'envie de l'interroger sur Dinorah, mais il n'osait.

Deux motifs également puissants paralysaient sur ses lèvres les paroles prêtes à s'en échapper.

C'était d'abord et surtout la crainte d'apprendre une mauvaise nouvelle.

C'était ensuite le désir de ne point laisser soupçonner à l'hôtelier l'intérêt ardent qu'il portait à mademoiselle de Kerven.

Il essaya cependant d'arriver à son but par des chemins détournés.

— Quoi de nouveau dans le pays depuis mon départ, mon cher hôte? demanda-t-il.

— Comme partout, monsieur Olivier, — des enfants sont venus au monde, — des vieillards en sont partis

et des amoureux se sont épousés... — C'est l'histoire universelle...—Du reste, rien qui vaille la peine de vous être raconté... — Une barque de pêche s'est perdue il y a deux mois, sur les *Grands Charpentiers*, par un gros temps, mais l'équipage n'était pas de Saint-Nazaire.

— Et, dans les environs?

— Comme ici, rien de bien particulier, — ah! si, cependant...

— Quoi donc ?...

— Une chose joliment curieuse, allez !...

— Laquelle ?..

— Et qui prouve, — continua l'aubergiste, — que le grand diable d'enfer est un mauvais maître, même pour ses meilleurs serviteurs.

Du moment qu'il allait être question d'un diable et non d'un ange le fait, quel qu'il fut, n'intéressait que très-médiocrement Olivier. — Cependant il prêta l'oreille avec docilité.

— Avez-vous entendu parler de Magui Tréal? — demanda maître Lehuédé.

— Jamais.

— Eh bien! Magui Tréal habitait une espèce de cahutte à une petite demi-heure de chemin d'ici, sur la côte; — elle était vieille, veuve et sorcière.

— Sorcière, — répéta Olivier machinalement.

— Tout ce qu'il y avait de plus sorcière... — Elle jetait des *sorts* aux vaches et aux moutons, et elle allait au

sabbat, tous les premiers samedis du mois, sur un manche à balai quand il y avait de la lune.

— Eh ! qu'est-il arrivé à Magui Tréal ?

— Il faut vous dire qu'au milieu des champs, pas bien loin de la cahutte de la sorcière, il existe un grand trou rond, qui a bien cinquante pieds de profondeur et qui est large deux fois comme cette chambre ; — on appelle ce trou le *Creux au loup*, je ne sais pas

pourquoi. — Donc, Magui Tréal, un samedi soir, enfourcha son manche à balai et partit pour le sabbat. — Mais voilà que sa monture se cabra tout à coup, ni plus ni moins qu'un cheval naturel et vicieux, quand elle était déjà bien haut dans les airs, et la vieille, rudement désarçonnée, et qui passait justement au-dessus du Creux au loup, tomba dans le trou et s'y tua raide... — Voilà l'histoire.

— Quelqu'un a-t-il été témoin de

cette chute aérienne ? — fit Olivier sans pouvoir comprimer un léger sourire.

— Personne, — on n'a point coutume, dans nos pays, de courir le guilledou les nuits de sabbat.

— Eh bien ! alors, comment sait-on que la vieille femme a péri victime de son voyage diabolique ?

— Mais, monsieur Olivier, je ne vous ai donc pas dit que le lendemain — (qui était le premier dimanche du mois) — on a retrouvé son corps dans le trou.

— La malheureuse femme ne pouvait-elle y être tombée naturellement ?

— Oh ! que nenni !.. — Elle connaissait trop bien son chemin, la sorcière !

— Elle aurait su se diriger au milieu de la campagne, les yeux bandés et par une nuit noire.

— Et le manche à balai se trouvait-il à côté d'elle !

— Pas du tout, — le manche à balai, après être allé au sabbat tout seul, avait repris sa place dans un coin de la ca-

butte, — ce qui démontre bien clairement qu'il était ensorcelé! — N'est-ce point aussi votre avis, monsieur Olivier?

— Sans aucun doute, mon cher hôte, — répondit le jeune homme qui songeait à tout autre chose qu'à redresser les erreurs de jugement et les superstitions irraisonnées de maître Lehuédé et de ses concitoyens.

Bien persuadé que la conversation du digne Breton ne lui apprendrait rien re-

lativement à ce qu'il voulait savoir ; — à demi rassuré d'ailleurs, car l'hôtelier n'aurait pas manqué de lui faire part du mariage ou de la mort de mademoiselle de Kerven, si l'un de ces funestes événements était survenu — Olivier but un dernier verre de vin des Canaries et se disposa à sortir.

— Eh quoi! — s'écria l'hôte, — à peine arrivé vous voilà déjà en route!...

— Après un long voyage à cheval,

je sens le besoin de faire un peu d'exercice à pied.

— Mais vous devez être encore las?

— Je n'éprouve aucune fatigue.

— Reviendrez-vous déjeûner?

— Je reviendrai sans aucun doute, — à moins que ma promenade matinale ne m'entraîne un peu trop loin; — auquel cas je prendrais dans quelque métairie une tasse de lait et un morceau de pain.

— Mauvais déjeûner, monsieur Oli-

vier, et qui ne vaut rien pour un voyageur. — Enfin, cela vous regarde et chacun traite son estomac comme il le désire... — Je vous préviens seulement qu'hier au soir j'ai tué un porc, et que j'aurais par conséquent à vous offrir du boudin et de la grillade qui sont, comme chacun le sait, choses succulentes et réconfortantes. — Enfin, si vous vous mettez ce matin au régime du laitage, vous n'en mangerez ce soir que de meilleur appétit.

Maître Lehuédé aurait pu continuer indéfiniment ainsi, car le digne homme était bavard (et ce n'est pas la première fois que nos lecteurs s'en aperçoivent), mais Olivier ne lui laissa pas le temps de se lancer dans quelque digression nouvelle et interminable.

Il prit son chapeau, — il descendit l'escalier de bois dont les marches, quoiques solides, tremblaient et gémissaient sous le pied, et il sortit de l'hôtellerie.

Maître Lehuédé l'accompagna jusqu'au seuil, et, aussi longtemps qu'il le crut à portée de la voix, il lui souhaita toutes les prospérités imaginables.

Olivier s'éloignait d'un pas rapide et trouvait cependant sa marche trop lente...

Sa vie allait se décider...

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME.

XXI.

Dinorah.

Bientôt il eut dépassé les dernières maisons de Saint-Nazaire.

Il s'engagea dans le chemin creux

couronné de verdure qui devait le conduire à la chaumière de Dinorah.

Déjà il apercevait la cîme des grands arbres formant au modeste enclos une ceinture verdoyante.

Dans les éclaircies du feuillage épais, il entrevoyait par instant la crête moussue du toit de chaume.

Un filet de fumée bleuâtre s'échappant de la cheminée indiquait que la maisonnette n'était point déserte.

Enfin il distingua la barrière mobile

qui donnait accès dans cette oasis si simple et si riante, que nous avons baptisée jadis de ce nom : *un Coin du Paradis*.

Arrivé à ce point, Olivier fut bien obligé de ralentir son allure impétueuse, — l'émotion qui le dominait le contraignit même à s'asseoir pendant quelques secondes sur le talus gazonné du chemin. — La force lui faisait défaut ; — il chancelait ainsi qu'un vieillard ou qu'un homme atteint de vertige. — Tan-

tot son cœur battait à rompre sa poitrine, tantôt, au contraire, il semblait s'arrêter absolument comme s'il ne restait plus dans les veines du jeune homme une seule goutte de sang.

Olivier fit un appel à toute sa résolution, — disons plus, — à tout son courage, car il fallait du courage pour affronter la certitude d'un bonheur sans limites ou d'un éternel malheur...

Il parvint à se dominer et il se remit en marche.

Cinq minutes lui suffirent pour atteindre la rustique entrée de l'enclos.

Là il s'arrêta de nouveau, et appuyant ses coudes sur la traverse supérieure de la barrière fermée, il regarda d'un œil attendri ce coin de paysage si profondément gravé dans ses souvenirs.

Le tiède soleil de septembre criblait de paillettes lumineuses les feuillages des vieux pommiers et le tapis de velours du gazon, et faisait miroiter la surface polie du petit étang.

La maisonnette grise et rouge semblait souriante dans ce cadre joyeux.

Les poules et les canards, disséminés sur les pelouses, donnaient du mouvement et de la vie à cette solitude, et, sur le rebord d'une fenêtre ouverte, le gros chat, mi-parti de jaune et de blanc, se chauffait paresseusement en lissant sa fourrure épaisse.

Olivier retrouvait chaque chose à la place dans cet agreste tableau qu'il connaissait si bien.

Il aurait pu croire, comme le *Dormeur éveillé* des *Mille et une Nuits*, que vingt-quatre heures à peine s'étaient écoulées depuis sa dernière visite à la métairie.

Au bout d'un instant il fit tourner sans bruit la barrière sur ses gonds de bois, et il pénétra dans l'enceinte que défendait si peu cette clôture si primitive.

Guidé par un mystérieux instinct du cœur, au lieu d'aller droit à la maison et d'en franchir le seuil il, se dirigea

vers le petit tertre, ombragé par les grands chênes et situé à l'extrémité de l'enclos. — C'est en cet endroit (peut-être nos lecteurs ne l'ont-ils pas oublié) — qu'avait eu lieu sa dernière entrevue avec Dinorah.

L'inspiration à laquelle Olivier obéissait n'était point menteuse.

A peine avait-il dépassé l'angle d'un rustique pigeonnier qui bornait la vue, que la jeune fille lui apparut, assise à cette même place où jadis elle lui avait

dit d'une voix tremblante : — Je vous ai donné mon cœur, Olivier, et je jure de n'être jamais qu'à vous.

Dinorah, vêtue comme autrefois d'une robe sombre, et n'ayant pour toute parure que le splendide diadème de ses nattes blondes, penchait sur sa poitrine sa jolie tête rêveuse.

Ses joues un peu amaigries offraient une pâleur transparente ; — Ses yeux baissés semblaient agrandis.

Elle joignait sur ses genoux ses deux

mains d'une finesse et d'une forme royales.

A l'un de ses doigts, Olivier vit étinceler un anneau d'or.

— Est-ce la bague de ma mère, — se demanda-t-il, — cette bague sainte qui m'avait fait son fiancé !... — Mais alors, si elle la conserve et si elle la porte, elle ne m'a donc pas maudit ? elle ne m'a donc pas oublié ?

Dinorah disjoignit ses mains.

Olivier crut qu'elle allait regarder de

son côté, et, sans raisonner son mouvement, il se jeta derrière un tronc d'arbre pour n'être pas encore vu par elle.

La jeune fille prit dans son corsage un papier dont le frottement avait usé les plis.

Elle le déploya et, pendant quelques minutes, elle s'absorba dans sa lecture.

Ensuite elle l'appuya contre ses lèvres avec une sorte de ferveur passionnée.

et deux grosses larmes roulèrent lentement sur ses joues.

En ce moment, le serpent de la jalousie enfonça ses dents aigues dans le cœur de notre héros.

— Quel est donc, — balbutia-t-il avec rage, — quel est donc cette lettre qu'elle embrasse en pleurant?... — elle n'a plus de mère et n'a point de famille... est-ce donc le nom d'un amant que ses lèvres ont ainsi pressé?

Et, dominé par le sentiment qu'il

éprouvait pour la première fois de sa vie, Olivier quitte l'abri protecteur du tronc d'arbre, et fit quelques pas en avant.

L'épaisseur du gazon qu'il foulait assourdissait le faible bruit de sa marche.

Dinorah, distraite par ses propres pensées, ne l'entendit pas tout d'abord.

Mais enfin elle leva la tête.

Elle le vit alors, — elle le reconnut, — une flamme incomparable s'échappa de ses yeux humides, — elle poussa l'un

de ces cris sublimes qui jaillissent de l'âme, et qu'aucun musicien de génie ne saurait noter, et d'un seul élan elle bondit sur le cœur d'Olivier, jetant ses deux bras autour de son cou et balbutiant d'une voix brisée :

— C'est vous!... enfin, c'est vous!...

— Dinorah, ma bien-aimée, — demanda le jeune homme, qu'enivrait un bonheur surhumain, — m'aimez-vous donc encore?...

— Est-ce qu'on aime deux fois en sa

vie? — répondit la Bretonne avec une fierté pudique.

— Et vous m'attendiez?

— Je vous aurais attendu jusqu'à la mort...—J'avais juré de vous attendre... — vous le savez bien, Olivier.

— Ne vous avais-je pas écrit : *Ne m'attendez plus Dinorah* !...

— Oui, mais vous avez ajouté : *Car à moins d'un miracle je ne reviendrai pas...* Je comptais sur le miracle, et vous

voyez que j'avais raison, puisque vous voici revenu...

— Oui, et pour toujours!... pour toujours!... entendez-vous, ma bien-aimée...

— Je vous entends et je vous crois. — Oh! j'ai besoin de vous croire... S'il me fallait maintenant me séparer de vous de nouveau, je sens bien que je n'aurais plus la force de vivre... car c'est vous qui êtes ma vie, Olivier...

— Dinorah, m'avez-vous maudit, en recevant la lettre fatale?

— Comment l'aurais-je pu... — demanda la jeune fille.

Elle dénoua ses bras enlacés autour du cou d'Olivier, et ramassant sur le gazon le papier tout usé qui venait de s'échapper de sa main, elle poursuivit :

— La voici cette lettre cruelle et cependant bien chère, que chaque jour et à chaque heure du jour je relisais avec

une douleur mêlée d'espérance... — Mon ami, je veux la relire une fois encore... — je veux la relire avec vous...

Et la jeune fille, s'appuyant sur son fiancé, commença d'une voix douce et lente :

« Chère Dinorah bien-aimée,

» Ne m'accusez pas... ne me maudissez pas... plaignez moi.. »

La Bretonne s'interrompit :

— Je vous obéissais, — dit-elle, — je vous plaignais... oh ! je vous plaignais

de toute mon âme... — mais je ne vous maudissais pas...

Elle continua :

« Je suis le plus malheureux des hom-
» mes! — mon cœur est brisé, — ma
» raison chancelle, — une inexorable
» fatalité me contraint de renoncer à
» vous, c'est-à-dire à l'espoir, c'est-à-
» dire à la vie... »

Mademoiselle de Kerven, après avoir prononcé cette dernière phrase, fut con-

trainte d'essuyer ses yeux, que voilaient un nuage de larmes.

— Oh! oui... — balbutia-t-elle, — vous deviez bien souffrir, mon ami, si votre souffrance égalait la mienne...

— Enfant chérie, — répondit Olivier en pressant Dinorah sur son cœur, — j'ai beaucoup souffert, en effet, et ma souffrance dépassait la vôtre...

— Qui sait? — répliqua la jeune fille. — Êtes-vous donc bien certain de m'aimer

plus que je ne vous aime? — Je ne crois pas que ce soit possible...

Puis elle reprit :

» Vous m'aviez juré de m'attendre. —
» Ne m'attendez plus, Dinorah, — car,
» à moins d'un miracle, je ne reviendrai
» pas...

— Ah! — s'écria t-elle en s'interrompant de nouveau, — le voilà le mot béni, le mot qui m'a sauvée! — Ce miracle qui pouvait vous ramener à moi, c'était la porte ouverte à l'espérance, c'était le

rayon dans la nuit! — Ce miracle, vingt fois, cent fois, mille fois par jour, je le demandais à Dieu, et Dieu m'a exaucée à la fin...

— Vous ne vous trompez point, ma bien-aimée, — dit Olivier avec une émotion grave et triste, car il pensait aux événements terribles qui venaient de s'accomplir pour le rendre libre, — c'est bien un miracle, en effet, que vos prières ont obtenu, et Dieu s'est mani-

festé clairement dans sa puissance sans limites...

» Je vous rends la parole qui vous liait
» à moi,—poursuivit Dinorah.—Hélas!
» je dois vous la rendre, puisqu'il me
» faut trahir le serment qui m'enchat-
» nait à vous...—Vous êtes libre... soyez
» heureuse... — c'est mon unique et ar-
» dent désir, c'est la seule grâce que je
» puisse demander à Dieu désormais...
» — Oubliez le malheureux qui ne vous

» oubliera jamais... — N'aimez plus ce-
» lui qui vous aimera toujours...

— Vous oublier! — ne plus vous aimer!! — fit la jeune fille avec une indicible ardeur, — est-ce que c'est possible?? — Est-ce que vous avez pu croire un seul instant que cela serait? — Autant valait m'écrire: « Ne respirez plus! — vivez sans air et sans soleil!.. » La tendresse que j'ai pour vous, Olivier, c'est le soleil et c'est l'air de mon âme...

» Adieu, Dinorah, — continua-t-elle, —
» adieu, mon beau rêve... — adieu!... —
» Oh! que ce mot est dur, quand on avait
» espéré tout une longue existence d'a-
» mour et de bonheur à vos genoux!...

» Ma destinée est inflexible! — il me
» faut répéter ce mot fatal : adieu! et je
» voudrais mourir en le traçant... Mais
» Dieu est sans miséricorde... il me con-
» damne à vivre.... »

La jeune fille se tut.

Olivier lui prit doucement la lettre

des mains et la déchira en une multitude de petits morceaux que la brise légère emporta dans son vol et qu'elle laissa retomber un peu plus loin sur la pelouse, qu'ils tachetèrent de points blancs pareils à des marguerites printanières.

— Oh! ma bien-aimée, — dit-il ensuite, — qu'ainsi s'envole de notre âme jusqu'au souvenir de nos tristesses et de nos douleurs... — Le passé n'existe plus... — nous n'avons pas souffert... —

Rien n'est vrai que le présent, puis-que nous voilà réunis... — Oublions... oublions....

— N'oublions pas, au contraire, mon ami! — répliqua la jenne fille.

— Et pourquoi?

— Les jours radieux semblent plus beaux et plus doux encore, quand on se souvient des jours de tempête....

— Notre bonheur, pour être infini, n'a pas besoin des souvenirs d'un passé douloureux.

— Souvenons-nous quand même ; souvenons-nous de ce que Dieu a fait pour nous, afin de le remercier et de le bénir tous les jours de notre vie.

— Vous êtes un ange, Dinorah ! — s'écria Olivier.

— Où sont mes ailes ? — demanda la bretonne avec un adorable sourire.

— Il me semble que je les vois...

— Eh bien ! soyez certain, du moins, que je ne m'en servirai jamais pour m'envoler d'auprès de vous... — Venez

vous asseoir, et laissez-moi vous regarder, mon ami. — Je veux vous comparer à l'image que je gardais dans mon cœur.... — Oh! c'était vous... c'était bien vous!....

Dinorah prit son fiancé par la main et le conduisit jusqu'au petit tertre de verdure qui lui servait de siége, et sur lequel ils se placèrent tous les deux.

Pendant quelques minutes ils restèrent silencieux, l'un à côté de l'autre,

échangeant des regards plus éloquents que des paroles.

Ce fut Dinorah qui parla la première :

— Mon ami, — demanda-t-elle presque timidement, — cet obstacle terrible, insurmontable, cet obstacle qui pendant si longtemps nous a séparés... il n'existe plus ?

— Non, ma bien-aimée, — grâce au ciel...

— Il ne renaîtra pas ?

— Il ne peut pas renaître.

— En êtes-vous bien sûr?

— Je vous le jure sur mon honneur et sur mon amour...

— Puis-je le connaître?

— C'est impossible.

Dinorah baissa les yeux.

— Oh! ma chérie, mon ange adoré! — murmura Olivier en mettant un genou en terre devant la jeune fille, — je vous en conjure, ne vous blessez pas de mon silence... — n'y voyez point une

défiance que je ne pourrais me pardonner... — Désormais il n'y aura pas un mystère dans ma vie... — je penserai tout haut devant vous... — Mais, je vous le demande à genoux, ne m'interrogez jamais sur cette année funeste que j'ai passée loin d'ici. — Ne me demandez jamais mon secret, car c'est mon amour même qui me défend de vous le révéler....

— Mon ami, — répondit la jeune fille, — votre volonté et vos désirs sont

sacrés pour moi... — je crois en vou comme je crois en Dieu... — Jamais vous n'entendrez une question sortir de mes lèvres! — Il est une chose, cependant, que je crois pouvoir vous demander... — ces vêtements noirs que vous portez sont-ils des vêtements de deuil?

— Je porte le deuil, en effet... le deuil de mon père... — le deuil du plus noble et du meilleur des hommes....

Dinorah saisit la main d'Olivier et l'appuya contre ses lèvres :

— Pauvre ami! — balbutia-t-elle ensuite, — je viens de rouvrir une blessure saignante... — pardonnez-moi. — Je l'aurais tant aimé, votre père !... — Vous lui ressemblez, n'est-ce pas? — Moi aussi je veux porter son deuil... — nous le pleurerons ensemble... — Vous me parlerez de lui, et je m'efforcerai de vous consoler....

— Lui aussi vous aurait tendrement

aimée, ce bon père, s'il vous avait connue! — fit Olivier d'une voix basse et triste. — Hélas! il est parti! — mais du haut du ciel il vous voit... du haut du ciel il vous bénit....

Les lèvres de Dinorah remuèrent.

Sans doute elle murmurait une prière qui dut monter comme un parfum et comme une harmonie jusqu'à l'âme de Philippe Le Vaillant, au pied du trône de Dieu, dans les espaces infinis où revivent les justes pour l'éternité.

Olivier reprit :

— Et maintenant, chère bien-aimée, voulez-vous que nous parlions de l'avenir, puisque l'avenir nous appartient ?

— Tout ce que vous voulez, je le veux. — D'ailleurs, parler de l'avenir, c'est parler du bonheur...

— Vous êtes ma fiancée, Dinorah...

— Oui, puisque nous avons échangé nos cœurs et que je porte à mon doigt l'anneau de votre mère.

— Fiancée ! Ce titre est bien doux... mais quand me sera-t-il permis de vous en donner un plus doux encore?..

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

Argenteuil. — Imp. de Worms et Cie.

TABLE

des chapitres du neuvième volume.

DEUXIÈME PARTIE.

Un coin du Paradis.

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.

Argenteuil. — Imp. Worms et Cie.

